VOLUME I. WINNIPEG, MARDI, 3 JUIN 1913 NUMÉRO 3

ABONNEMENTS:
Canada et Etats Unis - - $1.00
Union Postale - - - - - $1.50

LA LIBERTÉ

DIEU ET MON DROIT

Rédaction et Administration:
619 AVE. McDERMOT
Téléphones - - Garry 4264-4265

LA MANIFESTATION DU 24 JUIN

Les différents comités de la Société Saint-Jean-Baptiste complètent actuellement les derniers préparatifs du ralliement de la population française du Manitoba le 24 juin prochain. Ils ont fait une énergique propagande par la voie des journaux et par l'envoi de circulaires dans les centres ruraux. Ils la continueront jusqu'au 24 juin.

Si le succès de cette manifestation ne dépendait que du travail, de la bonne volonté et du dévouement des organisateurs, il serait d'ores et déjà assuré.

Dans une large mesure, surtout au point de vue extérieur, de l'effet à produire sur nos concitoyens de langue étrangère, il dépend rigoureusement de toute la population française.

Des différentes manifestations dont se composera ce ralliement national, la plus importante, sans contredit, au point de vue d'impression efficace sur la population étrangère, ce sera notre marche du 24 juin avant-midi, à travers les principales rues de Winnipeg, pour aller de l'église du Sacré-Coeur à la Cathédrale.

Que le banquet du lundi soir soit un éclatant succès, que la soirée à l'Auditorium Rink surpasse toutes les fêtes d'éloquence dont nous avons été témoins au Manitoba, qu'un nombreux auditoire se presse aux séances du congrès du 25 juin, ce sera excellent, mais d'effet à peu près nul auprès de la population anglaise.

Ce qu'il faut, c'est frapper son imagination, c'est lui démontrer que nous sommes une force, une force agissante, organisée, non pas amorphe, une force avec laquelle il faudra compter, qui veut vivre, qui a des droits et en poursuivra inlassablement la complète revendication.

Pour atteindre pareil but, il faut que tous prennent part à la procession. Des campagnes, nos amis doivent venir avec toutes leurs bannières, tous leurs drapeaux et même des fanfares quand c'est possible. La population de Saint-Boniface, où c'est jour férié, doit se porter en masse et de bonne heure, le 24 juin au matin, à l'église du Sacré-Coeur. Pas un ne doit manquer à l'appel des compatriotes de Winnipeg. Ceux qui ont des employés français doivent leur donner congé. Tous ceux qui par leur influence et leurs rapports avec des maisons anglaises, employant des ouvriers de langue française, peuvent obtenir un congé à ces employés doivent le faire.

C'est dans les rangs de la procession, non pas sur la chaussée, que doivent se trouver tous ceux qui parlent français.

C'est à la population anglaise à assister au défilé de nos forces.

S'abstenir, fuir les rangs de la procession, ne pas suivre le drapeau, c'est trahir, c'est avoir honte des siens.

Que personne n'écoute les pleutres qui craignent toujours un réveil du fanatisme quand nous osons nous affirmer. Que tous participent à cette manifestation et confessent hautement, fièrement, qu'ils sont de la race qui a donné à ce pays ses découvreurs, ses colonisateurs et ses civilisateurs.

LA PERSECUTION DANS ONTARIO.

Le gouvernement ontarien continue à persécuter nos compatriotes ontariens et à vouloir leur imposer l'adhésion au fameux règlement 17 qui met leurs écoles sous le contrôle d'inspecteurs protestants. Par ses agents et en recourant aux plus détestables moyens, il s'efforce d'y parvenir. Mais cette tentative, comme la première, semble vouée à un éclatant insuccès.

Partout et principalement chez les enfants l'inspecteur protestant rencontre une énergique résistance.

Fidèles aux ordres de leurs parents, nos petits compatriotes quittent l'école dès que parait l'inspecteur protestant. Et quand, pour ne citer que le cas de Haileybury, une maîtresse anglaise intervient et leur barre la route, ils n'hésitent pas à s'échapper par les fenêtres et les échelles de sauvetage.

Il faut aussi s'incliner devant le beau courage des petites maîtresses d'écoles. En butte aux objurgations des inspecteurs, menacées de perdre leurs diplômes, elles refusent tout compromis et font face à tous les assauts des inspecteurs protestants.

La conduite des parents est non moins digne d'éloges.

Maîtres de l'âme de leurs enfants, ils n'entendent pas la vendre pas plus qu'abandonner une parcelle de la langue française. Si le gouvernement a cru les réduire en leur enlevant les maigres octrois qu'il accorde aux écoles bilingues, il doit maintenant constater quel dédain font nos compatriotes de cette pitance.

C'est partout le même honteux insuccès pour le gouvernement ontarien soit qu'il s'attaque aux centres populeux ou qu'insidieusement, au moyen du chantage, il tente de faire tomber les centres peu nombreux, éloignés et apparemment sans défense.

Mais si la résistance de nos compatriotes est effective et leur assure le triomphe final, ils le doivent à eux-mêmes. Ils ont compris que les politiciens, à de rares exceptions près, les ignoreraient, et qu'il leur incombait d'organiser la résistance et la victoire.

C'est ce qu'ils ont fait. C'est pourquoi ils tiennent le gouvernement Whitney en échec et le forceront bien à reculer.

LE "CATHOLIC REGISTER"

Le *Catholic Register*, de Toronto, déclare que la *Liberté* est aussi nécessaire dans l'Ouest qu'une cinquième roue à un chariot. Notre journal—principalement son programme de lutte pour la langue française—ne lui plait pas.

Cela se comprend. Depuis des années le *Catholic Register* poursuit une campagne haineuse, hypocrite et mensongère contre la langue française dans tout le Canada. Il ne sera satisfait que le jour où la race et la langue française auront disparu du Canada et où il lui aura été donné d'établir son empire sur la catholicité canadienne. Cela, même au prix de la perte d'un certain nombre d'âmes—chose d'importance moins que secondaire pour le *Catholic Register*—et de graves blessures à l'Eglise Catholique du Canada.

Les attaques du *Catholic Register* ne nous émeuvent guère. Elles nous convainquent seulement que la *Liberté* nait à un bon moment et que sa naissance désappointe fort ceux qui veulent la disparition du catholicisme français dans l'Ouest.

Selon le *Catholic Register* nous aurions été injuste envers le catholicisme anglais d'Ontario. Comment et dans quelle mesure? Il se garde bien de le dire. D'ailleurs il ne s'est jamais fait fort de prouver ses affirmations. Il est plutôt maître dans l'art de dire le contraire de la vérité.

Nous avons écrit, dès l'apparition de la *Liberté*, que le catholicisme anglais perdait chaque jour du terrain dans Ontario, que le mariage mixte faisait de larges trouées dans ses rangs, à London tout comme à Toronto, la cité du *Catholic Register*. Nous avons ajouté que le groupe canadien-français et les autres groupes catholiques étrangers compensaient ces pertes et que l'Eglise Catholique d'Ontario leur devait l'augmentation de ses cadres.

Le *Catholic Register* ne prouve pas que ces chiffres soient faux. Il n'établit pas que nous soyions coupables de majoration de chiffres—l'un de ses mignons péchés.—Aujourd'hui, comme à l'apparition de la *Liberté*, nos statistiques sur les mariages mixtes demeures intactes. Toronto conserve toujours ses 40 4-5 pour cent de mariages mixtes. Et dans les centres catholiques français, ce mal est presqu'inconnu.

Le *Catholic Register* se contente d'affirmer que nous avons publié un article exagéré et offensant sur la décadence du catholicisme anglais dans Ontario.

C'est là toute son argumentation et toute sa preuve.

Il termine par un souhait de bienvenue et de prudence à son jeune confrère de la *Liberté*.

Nous acceptons l'un et l'autre bien que le premier sente l'effort. Et nous nous efforcerons surtout de pratiquer le second en mettant à nue les calomnies du *Catholic Register* contre l'oeuvre catholique française en Amérique et en dénonçant ses efforts pour arracher aux nôtres leur langue maternelle.

La Langue des Nations

J'ai ridiculisé le "Parisian French" des Ecoles publiques et des High Schools d'Ontario. Voir "Le Droit" du 7 avril. Que diantre aussi, pourquoi donner un aussi beau nom à une chose aussi cocassé. Si les Ontariens veulent se rendre ridicules, libre à eux de le faire. Mais que ce ne soit pas à nos dépens et surtout qu'ils n'aillent pas vouloir nous imposer cette caricature du français.

Avant de traiter la question annoncée précédemment du "Canadian French" et du "Canadian English", je désire parler du Français en tant que langue internationale. Non, si important que soit le rôle joué dans le monde par la noble Angleterre, sa langue n'est pas la langue officielle des nations. Cet honneur est réservé à la belle langue française.

Disons d'abord la place privilégiée qu'elle occupe en Angleterre et que toutes les nations lui envient. L'en déposséder n'est pas dans l'ordre des choses possibles, trop de jalousies sont à l'oeuvre et se font échec. Sa position vis à vis des nations européennes est celle de Constantinople et des Dardanelles assurées jusqu'ici aux Turcs, précisément par l'avidité de toutes les autres nations. Et il y a d'autres raisons non moins fortes et insurmontables.

Disons donc ce qu'on pense du français là-bas dans le vieux monde. Cela ne pourra qu'inspirer à nos Canadiens-français une plus haute idée de leur belle langue qu'ils parlent et écrivent si bien. Cela détrompera ceux des nôtres qui, voyant le français méprisé et perséсuté au Canada, pourraient s'imaginer qu'il en est ainsi en Europe.

* * *

Le français est la langue des cours royales de l'Europe et aussi de la diplomatie internationale. La raison principale entre plusieurs est qu'elle seule a la clarté voulue, la précision requise, la souplesse indispensable et une variété de nuances qu'on ne trouve nulle part ailleurs. De même que le latin est la langue de l'Eglise, de même la français est la langue officielle des nations. Comme conséquence toute la noblesse européenne se trouve dans l'obligation morale et sociale d'apprendre et de parler le français. Jamais un Anglais de la noblesse n'oserait avouer qu'il ne sait pas le français. Ce serait accuser son père d'avoir manqué à son devoir en élevant ses fils comme des fils de manants, c'est-à-dire en négligeant de leur faire apprendre la langue officielle de la noblesse, des cours et de la diplomatie.

Mais alors comment se fait-il que nos Anglais du Canada méprisent le français, refusent de l'apprendre et cherchent à nous l'enlever! La chose est facile à expliquer. Nous n'avons au Canada que des Anglais de la plèbe. On connait la réponse de la princesse Louise. Lorsque son mari était Gouverneur du Canada elle ne fréquentait que les dames de la meilleure société canadienne-française. Quelqu'un par une insinuation délicate et polie lui fit observer qu'elle négligeait presqu'entièrement la société anglaise: "Oh, reprit-elle, il n'y a pas de Société anglaise au Canada." Elle donnait à ces mots tout le sens qu'y attache la noblesse européenne. Vraisemblablement aussi elle trouvait chez les dames canadiennes françaises élevées chez les Ursulines ou chez les Dames de la Congrégation—il y a aujourd'hui d'autres communautés chargées de la haute éducation féminine—une éducation supérieure à celle des femmes de nos Anglais parvenus au Canada.

En outre, la différence de nationalité créait un cas d'exception et au besoin, une fiction sociale. Cependant l'assertion de la princesse garde toute sa force.

* * *

Le français est la langue des rois et des empereurs. Lorsqu'ils se rencontrent ou se visitent, ils ne s'entretiennent qu'en français. A leur table dans les diners de gala, les banquets officiels ou même seulement lorsqu'ils s'y trouvent des ambassadeurs ou d'autres étrangers, la langue parlée est, de rigueur, le français. On a dit et répété que le français est mieux parlé à St-Petersbourg qu'à Paris, tous les Russes se piquent de bien parler le français. Rien d'étonnant. Les Russes de noblesse sont riches et font venir de France les meilleurs professeurs. En outre ils veillent soigneusement à la pureté du langage. Ils prennent ainsi toutes les qualités du français et ils en évitent les défauts; ce que les Parisiens ne font peut-être pas toujours.

En Orient, le Français est beaucoup plus parlé que l'Anglais, même dans des pays à influence supposée anglaise. A Alexandrie, par exemple, grande ville d'Egypte, près de la moitié de la population sait et parle le Français. Au Caire, la capitale, c'est presque la même chose; l'Anglais est parlé pour le gros commerce venant de l'étranger et c'est à peu près tout.

Louis Gauthier.

Une Inexactitude

Notre confrère *Le Manitoba* nous reproche d'avoir écrit, en commentant la nomination de l'honorable Joseph Bernier au poste de secrétaire-provincial, que "Les catholiques de Winnipeg, toujours forcés au paiement de la double taxe, ont énergiquement dénoncé l'acte de M. Joseph Bernier".

Cela constituerait, au dire de notre confrère, une inexactitude

Nous croyons le contraire; l'expression était juste.

La réunion qui dénonça l'acte de M. Bernier se composait de laïques et de prêtres. A l'exception de la paroisse de l'Immaculée Conception, toutes les autres y étaient représentées par leurs prêtres.

Le Manitoba ne contestera pas que ces prêtres connaissent l'opinion de leurs ouailles sur la question scolaire. Nous ne croyons pas non plus qu'il met en doute la sincérité de leurs motifs.

En admettant pour un moment que ceux qui ont pris l'initiative de cette réunion étaient mus par l'unique désir de faire de la politique, il n'en reste pas moins vrai que la majorité des membres de la réunion étaient vraiment sincères.

La pensee francaise

Le Sou de la Pensée Française, dû à l'initiative de M. Olivar Asselin, président de la Fédération Saint-Jean-Baptiste de Montréal, est accueilli, on ne peut plus favorablment, dans toute la province de Québec.

De tous les coins, villes ou petits villages, on apporte son obole à la cause de la défense de la langue française. Et, comme toujours, c'est la jeunesse qui montre le plus d'enthousiasme et offre les plus réconfortants exemples.

Des nobles gestes provoqués jusqu'ici par ce mouvement nous signalons tout particulièrement à nos lecteurs celui des petits élèves de l'école Sainte-Clothilde, de Montréal. Ils ont généreusement et spontanément sacrifié leurs récompenses scolaires pour aider leurs petits compatriotes d'Ontario.

Nous sommes à trois semaines de notre fête nationale.

D'ici là, ce mouvement pour aider à nos frères ontariens, ira en s'accentuant et en s'amplifiant. Le 24 juin, au soir, tout fait prévoir qu'il ne sera pas un coin de la vieille province de Québec où il ne se sera fait sentir.

Ce sera une royale obole que nos frères de Québec apporteront à ceux qui souffrent et luttent dans Ontario.

Pour les Canadiens-français d'Ontario cette obole se doublera d'un réconfort et d'un encouragement à lutter plus ferme et sans répit jusqu'au triomphe. Ce sera aussi Québec qui proclame hautement et d'une manière tangible sa solidarité dans la lutte pour l'idée française et la revendication des droits des opprimés.

Recluse

Hélas! Pourquoi nos coeurs se sont-ils détrompés?
Vos cheveux blonds, voilà qu'on vous les a coupés;
Votre bouche est pareille aux roses défleuries,
Et vos yeux, vos yeux froids comme des pierreries,
Vous ne les levez plus de votre chapelet.
Dans le cloître lointain où Dieu vous appelait,
Sous la lampe du choeur, pâle et mystique étoile,
Vous avez prononcé les voeux et pris le voile;
Christ vous est apparu dans sa gloire d'Epoux,
Et le terrestre rêve est achevé pour vous.
Adieu! ce triste cloître aux verrières disjointes,
Avec ces buis fanés pendant au bout des pointes,
Ses dalles, ses murs blancs et son austérité,
Il vaut le monde, il vaut le monde en vérité!
Mais moi, mes pieds meurtris n'ont pu trouver leur route.
O silence du cloître! O repos! O douceur!
Tendez-moi votre main, secourez-moi, ma soeur!
A matines, quand l'aube argente les verrières,
Que mon nom quelquefois passe dans vos prières:
Si nul être vivant n'y doit être nommé,
Dites-le comme on dit le nom d'un mort aimé;
Si la règle veut plus encor, docile au blâme,
Priez Dieu seulement pour le salut d'une âme
Et, sans le désigner autrement à Celui
Qui voit tout, en cette âme où nul rayon n'a lui,
Ravivez, sous l'ardeur de vos saintes pensées,
Le lys éblouissant des croyances passées!

CHARLES LeGOFFIC.

Ce qu'on dit de nous

The Northwest Review.

La *Liberté*, un hebdomadaire catholique français, a été publié pour la première fois, cette semaine, aux ateliers de la West Canada Publishing Co. C'est un journal de huit pages de sept colonnes et de belle apparence typographique. M. Hector Héroux, frère de M. Omer Héroux, du *Devoir* en est le directeur. Sa vaste expérience du journalisme assure à la population canadienne-française un organe brillant et bien informé. On en veut faire un organe qui sera bienvenu dans tous les foyers de langue française de l'Ouest.

* * *

WEST CANADA
(Allemand)

Hier, paraissait le premier numéro du nouveau journal catholique et français "La Liberté". C'est le cinquième journal catholique publié par la West Canada Publishing Co. dans l'intérêt des oeuvres catholiques. Le nouveau journal sera indépendant de toute politique et n'aura qu'un seul but: unir les grands intérêts des Canadiens-français de l'Ouest, de notre sainte religion et de la nationalité. Nous souhaitons donc au nouveau compagnon d'armes, dans la lutte pour les grands intérêts de notre Foi une large diffusion et une action bienfaisante.

* * *

L'ACTION SOCIALE.

Après avoir cité une importante partie de l'article programme de la *Liberté*, *L'Action Sociale* ajoute:

"Ce sont là paroles de bon sens. Nous souhaitons à notre nouveau confrère catholique et français longue vie. Sa tâche est noble et difficile. Elle est auréolée d'espérance. Quand les hommes d'armes savent batailler, Dieu donne la victoire."

* * *

LE DROIT.
(Ottawa)

Nous recevons le premier numéro de la "Liberté", nouveau journal, publié à Saint-Boniface dans l'intérêt des catholiques français du Manitoba. La "Liberté" a un programme plein de vigueur et d'énergie, nous lui souhaitons tout le succès qu'elle mérite et nous ne doutons pas que son oeuvre aura une heureuse influence pour les nôtres de là-bas."

Le *Droit* écrivait cela le 26 mai. Le lendemain il reproduisait en son entier le programme de la *Liberté* précédé de la note suivante:

Les Canadiens français du Manitoba ont enfin un organe qui représente bien leur mentalité et saura porter au loin leur grande voix dans leurs réclamations pour le droit à la vie nationale et à la liberté de vivre.

Le nom est significatif, la *Liberté*. Son motto est "Dieu et mon droit."

Nous avons salué avec plaisir hier le premier numéro de ce nouveau confrère. Son programme que nous donnons en entier, dit que ce sera une nouvelle sentinelle qui veillera aux intérêts des Canadiens français et de la religion catholique.

* * *

(Catholic Register) Toronto.
NOUVEAU JOURNAL FRANCAIS.

"Ils (sic) ont un nouveau journal français à Winnipeg—La Liberté—nous avons devant nous le premier numéro. Il est de belle tenue typographique mais à peu près aussi nécessaire à l'Ouest, pourrait-on dire, qu'une cinquième roue à un char. Il a débuté, aussi, par un article exagéré et offensant sur la décadence du catholicisme anglais dans Ontario. Quel but se propose-t-il d'atteindre par une si fausse réprésentation des faits et avec un tel esprit national? A notre jeune confrère de la nombreuse famille du West Canada Publishing Co. — nous dirons — "Bienvenue et prudence."

AVIS.

Avant l'apparition de la Liberté *quelques agents ont recueilli des abonnements pour notre journal dans Saint-Boniface et à la campagne.*

Plusieurs coupons d'abonnements ne nous ont pas été remis. Il y a donc un certain nombre d'abonnés dont nous ignorons les noms.

Pour obtenir l'envoi régulier du journal, il suffira d'écrire à l'administration et de mentionner le numéro du coupon remis par nos agents.

Nous enverrons à ces abonnés les numéros parus jusqu'à date.

Quelques uns de nos abonnés ont changé de domicile depuis l'apparition du journal. Nous les prions de bien vouloir nous indiquer leur nouveau domicile soit en téléphonant ou en écrivant à l'administration.

CONGRES DU 24 JUIN

L'immigration des divers groupes de langue française fera le sujet de l'une des séances du congrès.

Le rapporteur à qui incombe le travail de faire un peu de lumière sur ce sujet serait heureux de recevoir toutes les suggestions que voudront bien lui faire ceux qui sont au courant de cette question importante.

Le rapporteur travaille avant la réunion du congrès pour rendre plus facile et plus fructueux le travail de ceux qui voudront bien assister aux séances de ce congrès.

Il travaille pour tous, et tous sont bienvenus à lui donner le coup de main sur lequel il compte.

On voudra bien adresser à Monsieur l'abbé Arthur Béliveau, à l'Archevêché, les communications qu'on jugera utiles à ce sujet. On est prié d'en envoyer plutôt plus que moins.

Arthur, Béliveau, Ptre.

IGNORES

Nos compatriotes d'Ontario réclamaient depuis longtemps la nomination d'un second sénateur canadien-français. Leur nombre justifiait amplement cette demande, ou plutôt ce droit. Ils espéraient que le gouvernement fédéral ferait droit à leur demande quand viendrait le moment de nommer des titulaires aux sièges vacants.

Ces nominations ont été faites, mais nos compatriotes n'ont pas obtenu de second représentant au sénat.

Ils forment pourtant un dixième de la population d'Ontario.

HON. TURGEON

L'honorable Turgeon, ministre dans le cabinet de la Saskatchewan, représentant de la population française de cette province, a accepté l'invitation de la Société Saint-Jean-Baptiste de parler au banquet national du lundi, 23 juin.

Il répondra à la Santé: "Les Provinces Soeurs."

Le Français Troisième Langue Classique

Par le R. P. Hudon, S.J.

Autre raison contre le toscan—car, en somme, au toscan revenaient les meilleures chances de suprématie en Italie—tirée de la langue; la poésie parlait un dialecte spécial, obstacle nouveau et sérieux pour quiconque a maîtrisé déjà la prose ou le langage populaire. La difficulté se rencontre aussi dans la poésie anglaise, dont la beauté du reste demeure sans conteste. Il est remarquable, au contraire, qu'entre la prose et la poésie, il n'existe pas en français, une notable différence. L'étranger familier avec Bossuet, La Bruyère ou Sévigné, abordera sans difficulté Racine et Boilean. De Corneille à Descartes, la différence n'est guère plus sensible que de Pascal à Massillon. On peut en dire autant des autres auteurs contemporains, en ajoutant toutefois, que le vocabulaire des prosateurs et des poètes s'est beaucoup amplifié. La simplicité de la poésie française se rapproche étonnamment de la simplicité de la poésie grecque.

SUR L'ANGLAIS.

Il s'agit de savoir pourquoi, au XVIIe et au XVIIIe siècle, le français devança l'anglais. L'examen de ce fait historique s'inspirera des réalités, de sorte que si la thèse court risque de déplaire, j'ai confiance qu'on ne pourra l'attaquer que par des raisons à côté.

La conquête normande retarda la diffusion de l'anglais dans les hautes classes, puisque de Guillaume le Conquérant à Edouard III, le français en usage à la cour et devant les tribunaux, resta pour une bonne part, la langue de l'Eglise, surtout celle des puissants abbés normands, constructeurs des cathédrales gothiques, fleurs de France, transplantées sur le sol anglais.

L'isolement géographique qui nuisit à l'espagnol entrava l'anglais. L'Angleterre séparée de l'Europe par la Manche, se trouvait au bout du monde. Les rapports alors si lents entre nations isolaient encore davantage les insulaires anglo-saxons.

Autre obstacle, le caractère de l'Anglais. Timide, froid, distant, quelquefois hostile, l'Anglais ne montre guère cette chaleur communicative et parfois indiscrète, si naturelle au Français. Ce n'est pas à dire que l'Anglais manque de coeur; il dissimule plutôt sa sympathie sous un masque d'impassibilité. Personne ne conteste au flegme ses avantages, mais en l'espèce, quel obstacle à l'épanchement! La froideur qui voile, je le veux bien, de réelles qualités, paralyse l'envolée de la conversation, où la maîtrise du Français s'accuse avec tant de verve primesautière.

Circonstance aggravante, la femme, si apte à la causerie, semble reléguée, en Angleterre, au second plan, sinon trop souvent bannie de certaines relations sociales. Les clubs où les Anglais passent leurs heures de loisir, étiolent cette fleur de délicatesse, l'entregent, qui facilite et rend si aimables les rapports de société.

De même que l'âpre articulation allemande nuit à la langue des Germains, la prononciation anglaise fantaisiste, capricieuse et déconcertante, se dérobant aux règles précises, logiques ralentit les progrès de l'anglais, dans les pays latins.

Pour ne mentionner que la position de l'accent, quel étranger peut se flatter de le placer à bon escient, à moins de recourir au dictionnaire, méthode peu expéditive et fastidieuse? Même après de longues années d'études, on reste indécis devant un mot vu pour la première fois.

Si nous abordons la question littéraire, nous en disposerons assez vite, en disant qu'à cette époque, l'Angleterre ne possédait guère d'écrivains dont le renom eût franchi la Manche, et, quand on a nommé Chaucer et Spencer, la liste est bien près d'être close. Je n'oublie pas Shakespeare ni Milton; tous savent que ces deux poètes, à peu près ignorés, durant environ un siècle,—celui qui suivit leur mort—n'acquirent de réputation, notamment Shakespeare, qu'au moment où les auteurs classiques français planaient dans la gloire.

On peut soutenir, du reste, que la littérature anglaise, essentiellement anglaise et partant moins *humaine*, ne possèdait pas à un degré éminent comme le latin et aussi le français de même que le grec, ce caractère d'universalité que les hommes familiers avec ce problème admmettent sans hésitation.

Il conviendrait d'ajouter un mot sur Shakespeare, puisqu'il jouit maintenant d'un incontestable prestige. Jamais le public français ne s'est complètement rallié au grand tragique, et la raison se comprend. Quel que soit le génie littéraire de Shakespeare, ses plus enthousiastes admirateurs confessent que les pièces les plus célèbres s'émaillent de fautes de goût choquantes, de révoltantes brutalités, de longueurs insupportables. L'époque où vécut le poète, explique, sans les justifier, ces incartades du génie. Les Français s'insurgent contre le théâtre shakespearien où défilent tant d'halucinés, de demis-fous, de canailes de haute volée. De plus, la langue archaique, exubérante augmente la difficulté pour quiconque étudie Shakespeare.

Qui blâmera les Français de revenir au prodigieux Corneille, au suave Racine, qui tous deux nous enlèvent sur les hauteurs de l'héroisme et du sacrifice au moment où les étrangers s'éprennent de plus en plus du génie gaulois, négligent les interminables romans d'outre-Manche pour suivre l'intrigue alerte, vive, ailée de la fantaisie parisienne, au moment où les gens cultivés feignent d'ignorer les bouffonneries des comédies ango-américains pour rire et sourire aux réparties étincelantes du dialogue français.

Emprise du français dans tous les milieux ou centres intellectuels. C'est un fait, M. Novicow l'a constaté en Angleterre: on n'a qu'à généraliser son observation.

"Je visitais, raconte-t-il, l'été dernier (1905) l'Université de Cambridge en compagnie de quelques collègues de l'Institut international de Sociologie. Une dame française, mariée à un illustre professeur de Trinity College, avait bien voulu me servir de guide. Elle me dit, entre autres choses: "Quand vous faites la connaissance d'un membre de notre enseignement, adressez-lui d'abord la parole en français, si vous voulez passer pour un homme bien élevé."

Après cela nous aurions mauvaise grâce de ne pas admettre que l'on apprend l'anglais pour son utilité commerciale, tandis que l'on étudie le français en vue de certains avantages que nous allons mettre en lumière en examinant en eux-mêmes les titres de la langue française.

III.
SITUATION GEOGRAPHIQUE.

Sa situation géographique prédestinait la France à servir de lien entre les principaux peuples de l'Europe; voisine de l'Allemagne, de l'Angleterre, de la Belgique, de la Suisse, de l'Italie, de l'Espagne, elle avait par la Méditéranée une porte ouverte sur l'Orient.

La douce France dont le climat tempéré, ni brumeux comme les pays du nord, ni torride ainsi que les régions ensoleillées du midi, la douce France, terre féconde, mère de la vigne et du blé, rattachait ses enfants au sol bien aimé, attirait chez elle les étrangers, autant par le charme de vivre que par sa merveilleuse industrie dont la renommée s'imposa de bonne heure, surtout dans les produits où entrent l'art et le goût. (1)

QUALITES PHONETIQUES.

Par la résonnance, la langue française tient le milieu entre les langues du nord et celles du midi; plus douce que les dialectes septentrionnaux, hérissées de sons rauques et de consonnes aspirées, plus ferme que les langues méridionales d'une grâce un peu molle, elle mêle dans une juste et harmonieuse proportion les consonnes et les voyelles qui cependant forment la dominante. Parmi celles-ci, les désinences heureuses de l'e muet "laissent dans l'oreille", dit Voltaire, "un son qui subsiste encore, après le mot prononcé, comme le clavecin quand les doigts ne touchent plus le clavier".

La prononciation des consonnes et surtout des voyelles—les mots français étant en général "d'une dimension agréable, ni trop longs, ni trop courts"—est (2) nette, pleine d'aisance est facilitée singulièrement aux étrangers par la position constante de l'accent. (3)

Un étranger sait bien vite qu'il lui faut poser l'accent sur la dernière dans *population*, sur l'avant-dernière dans *peuple*, et il le sait une fois pour toute.

La langue française émet des articulations; plusieurs autres langues, des sons; de là, l'immense avantage pour celle-là d'être plus distincte. Au moyen-âge, on donnait, parait-il, comme dimension aux cathédrales, lo portée de la voix, comprise et saisie, en parlant français. Des expériences ont démontré que dans le téléphone, le français se comprend mieux et plus loin.

Prononciation plus distincte (3) et plus simple. Par exemple, en anglais, quelle difficulté dans les voyelles *a*, *e*, *i* dont les émissions varient de si surprenante façon! (4)

LE CARACTERE FRANCAIS.

Le caractère français n'a pas peu contribué à populariser la langue française.

Certaines qualités font naître la sympathie, éveillent l'attention, excitent l'admiration. Parmi les peuples mieux favorisés que d'autres sous ce rapport, apparaît le Français: sa nature liante, aimable, prévenante sollicite la bienveillance. On a beau être riche, intelligent, (l'énumération se peut continuer à volonté), il faut pour attirer à soi, se montrer bon enfant, justement en quoi le Français evcelle. Pour lui, tout commence et se termine par des chansons, rappelant par exemple les victoires de Malborough ou l'épisode émouvant de la campagne politique du général Boulanger. Il est gai, perpétuellement gai, gai jusque devant la mort. La gaieté, contagieuse en soi, on la recherche d'instinct; on préfère l'homme d'humeur joyeuse, le boute en train, le roger bontemps malgré tout, à celui dont le masque sombre, morose ne se déride jamais et qui craindrait de manquer aux bienséances, s'il manifestait une allégresse bruyante. Que le sérieux l'emporte sur la verve et l'entrain, possible, quoique ce ne soit pas bien sûr, car le plaisir n'exclut pas toute gravité; il n'en reste pas moins vrai, qu'au point de vue qui nous occupe, l'aménité souriante demeurera longtemps encore le moyen le plus efficace de prouver sa sympathie et de gagner celle des autres. (6)

Le Français se montre aimable, joyeux, serviable à tous indistinctement.

Une autre qualité, essentiellement française, je crois, et qui favorise les relations sociales, la galanterie—ne sourions pas—la galanterie une force délicate du respect, que l'on doit à la femme, explique le charme spécial qui se dégage des réunions françaises dont le coeur et l'esprit font tous les frais.

L'a-t-on assez reproché aux Fançais et s'est-on évertué à l'assimiler à je ne sais quelle corruption raffinée! Ceux-là seuls qui méconnaissent la France et s'obstinent à la calomnier peuvent se méprendre sur le haut caractère de la Française, digne de tous égards. Femme modèle, tous les témoignages des étrangers qui l'ont approchée sont catégoriques.

Le contact de la femme a donné des ailes à la finesse française, finesse subtile, de franc aloi, faite de condescendance et de malice, de réserve et de bon goût. (7)

Rien n'explique mieux l'ascendant dont la France jouit à l'étranger, que cette rare faculté qu'on ppelle le goût; le goût français, quasi infaillible, tout de mesure et de simplicité.

On rencontre ailleurs un luxe tapageur, indice de richesse ou d'opulence; il essaie d'étonner, mais il dissimule malaisément l'indigence du tempérament artistique, guidé par un jugement sûr. On peut éblouir, on ne captive pas. (8)

* * *

Outre ces dons que nous avons choisis de préférence et qui sont loin d'épuiser la matière, il existe un ensemble de qualités qui constituent, je dirais, le génie français.

---

(1) Le tour de main, l'adresse et le savoir-faire des ouvriers canadiens-français ont été mis en lumière par M. Errol Bouchette.

(2) La remarque est de M. Novicow. Sur ce, Brunetière: "Voilà une de ces choses qu'on est bien aise d'entendre dire par un étranger".

(3) Doit-on, demande Brunetière, prononcer *populo*, avec l'accent sur la première syllabe, ou poulo avec l'accent sur la seconde, ou poulo avec l'accent sur la troisième? Un français n'est jamais sûr, et, en tout cas, il faut qu'il l'apprenne pour chaque mot de la langue italienne". La même remarque s'applique à l'anglais.

(4) Les Canadiens-français qui se piquent de patrotisme pourraient articuler avec plus de vigueur. Cette mollesse n'est point pourtant ce qui empêche les amateurs du "Parisian French" de comprendre le "Parisian French"!

(5) Beaucoup de Slaves, affirme M. Novicow, ont de la peine à prononcer le *th* anglais. En français, il n'y a aucune consonne de ce genre. L'anglais, ajoute le même auteur, a une série de sons vocaux qui ne se retrouvent dans aucune langue. "Il m'a toujours été impossible de pronocer le mot *soap* comme les Anglais."

(6) Les Canadiens-français sont renommés pour leur humeur rieuse et bon enfant; rien ne saurait leur faire perdre le contentement de vivre. On rechercha naguère "les voyageurs", autant à cause de leur intrépide sang-froid que pour leur inaltérable gaieté. C'est en chantant qu'ils sautaient les "rapides" et faisaient les durs "portages". Cet entrain qui fait le fond de leur caractère, leur a gagné en moins d'un siècle, le coeur des colons écossais de la Malbaie et de Fraserville. Le "Graphic" de Londres, décembre, 1910, signalait avec étonnement, le fait que ces "highlanders" ne savaient plus l'anglais!

(7) Les Canadiens décidément tiennent de leurs amis de France. On connait la chanson populaire "Vive la Canadienne!" (Il est remarquable que l'émigration française au Canada, ait été organisée de telle façon que les femmes aient été comme triées sur le volet. Les résultats de cette sélection sont faciles à constater.) La finesse de nos chansons humoristiques, où pétille le sel gaulois, prouve que le Canadien, malgré son inaltérable optimisme, sait rire de ses propres travers... et de ceux des autres!

(8) Goût et sens artistique, les Canadiens-français son loin d'en être dépourvus. Plusieurs l'oubliaient trop volontiers. Outre les orateurs à qui on reconnait une certaine supériorité, nous pourrions énumérer les artistes. Mentionnons pour mémoire Falardeau. Je me souviens qu'en visitant la chapelle du roi Humbert, dans un palais de Florence, le guide me montra un Christ en croix: "C'est un Falardeau". Il ignorait que je fusse Canadien. Nommons encore Lavallée. On reconnait que les Canadiens ont du "tempérament".

DANS LE MONDE

NOUVELLES DE PARIS ET DES DEPARTEMENTS

Paris, 27 mai. — On annonce que M. Emile Faguet, membre de l'Académie française, quitte la chaire qu'il occupait à la Sorbonne.

* * *

Paris, 27 mai. — Le conflit entre les pêcheurs de sardines et les fabricants de conserve s'est terminé.

* * *

Paris, 27 mai. — On annonce que M. Lépine, ancien préfet de police, est candidat à la députation. Il se présente dans la Loire où une élection doit avoir lieu pour remplacer M. Chialvo, décédé.

* * *

Cette, 27 mai. — Les ouvriers du port, qui s'étaient mis en grève il y a quatre jours, ont repris le travail ce matin.

* * *

Besançon, 27 mai. — Par suite d'une erreur d'aiguillage, deux trains se sont rencontrés. Huit personnes ont été blessées dans la collision.

* * *

Rians (Var), 27 mai. — L'église s'est effondrée ce matin. Il n'y a pas de victimes.

* * *

Saint-Cloud, 27 mai. — Le capitaine des pompiers, M. Bougniol, s'est suicidé, ce matin. On ignore les mobiles qui l'ont poussé à ce suicide.

* * *

Compiègne, 27 mai. — Une épidémie de scarlatine s'est déclarée parmi les troupes de la garnison. Une cinquantaine de soldats on été transportés à l'hôpital militaire. Des mesures sont prises pour enrayer l'épidémie.

SANG-FROID D'UN AVIATEUR

Un aviateur anglais réussit, son appareil en feu, un vol plané d'une hauteur de 400 mètres

Salisbury (Angleterre), 27 mai. — L'aviateur Pizey, qui était arrivé aujourd'hui d'Italie où il était allé faire des essais pour le gouvernement, effectuait hier, dans la soirée, un vol avec un passager, M. H. Fellow. L'heure tardive ne lui avait pas permis d'examiner attentivement son appareil.

Décrivant de grands cercles, il avait atteint une hauteur d'environ 400 mètres, lorsque le carburateur prit feu.

Voyant le danger, Pizey ferma immédiatement le robinet d'essence et arracha du carburateur le tuyau d'arrivée d'essence.

Ensuite, faisant preuve d'un sangfroid extraordinaaire, il fit un audacieux "vol piqué". Le biplan s'étant enflammé, le passager, M. Follow, grimpa dans le fuselage.

Les quelques spectateurs présents regardaient avec angoisse l'appareil en feu piquant vers le sol avec une vitesse vertigineuse.

Leur surprise fut grande de voir l'appareil se redresser et faire un atterrissage parfait. Les deux hommes sautèrent immédiatement à terre; ils avaient à peine fait quelques mètres que le réservoir d'essence fit explosion.

Les spectateurs, qui s'étaient précipités, trouvèrent les deux aviateurs sains et saufs. L'appareil a été complètement détruit.

PARI STUPIDE

Un étudiant allemand tue son camarade d'un coup de revolver.

Halle (Allemagne), 27 mai. — Des étudients de l'université de notre ville se trouvaient réunis dans une brasserie. L'un d'eux, pour rééditer le coup de Guillaume Tell, se plaça un pot à bière sur la tête et un de ses amis fit le pari de l'abattre d'un coup de revolver.

Il visa et atteignit en plein front l'étudiant Kruskopf qui fut tué sur le coup.

LA MARINE ALLEMANDE

Le dreadnought "Koenig-Albert" s'échoue à son voyage d'essai

Berlin, 27 mai. — Le plus récent dreadnought de l'Allemagne, le "Koenig-Albert", qui avait été lancé à Dantsick le 27 avril 1912, s'est échoué aujourd'hui au large de Dantsick en partant pour son voyage d'essai. On n'a pas encore réussi à le remettre à flot.

Le tonnage du "Koenig-Albert", le treizieme dreadnought de la marine allemande, est de 24,000 tonneaux. Il est armé de dix canons de 30 centimètres et de quatorze de 15 centimètres.

Ses machines peuvent aussi bien marcher au charbon qu'au pétrole.

Son prix de revient est de 60 millions.

PLUIES TORRENTIELLES EN FRANCE.

En province, les récoltes sont compromises.—A Paris, la Seine monte.

Paris, 25 mai.—Le froid extraordinaire et la pluie abondante, qui n'a cessé de tomber dans toute la France, donnent beaucoup d'inquiétudes aux fermiers et pépiniéristes qui craignent la destruction complète des récoltes.

Dans beaucoup de parties de la France, les légumes sont perdus. En Champagne, on craint sérieusement pour les prochaines vendanges.

A Paris, chose extraordinaire à cette époque de l'année, la Seine monte rapidement et charrie de nombreuses épaves, la marchandise se trouvant sur les quais a dû être retirée en hâte. Les bateaux-mouches ont de la difficulté à effectuer leur service; ils ne s'arrêtent pas à tous les pontons. Si les pluies continuent, le service sera suspendu.

De tous les coins de la France arrivent des dépêches annonçant un vent terrible déracinant tout, ou des pluis terrentielles noyant les récoltes.

Dans les villes d'eau, on commence à craindre que la saison des vacances ne soit aussi mauvaise qu'en 1912.

LA "VIE CHERE"

La France réduit les droits d'entrée sur les chevaux destinés à la boucherie

Paris, 27 mai. — En vue de réduire la cherté des vivres, la chambre a réduit les droits d'entrée des chevaux destinés à la boucherie de 150 francs à 50 francs. On devra lors de l'arrivée des chevaux en France payer le droit total soit 150 francs et sur la production d'un certificat prouvant que les chevaux ont été abattus, une ristourne de 100 francs par tête sera faite.

Il y a en France 700 endroits où l'on abat les chevaux. Paris en a consommé soixante mille en 1911. Les chevaux abattus valent 200 ou 250 francs. Presque tous les chevaux sont abattus; les étalons de l'Etat sont vendus aux equarrisseurs. La viande de cheval se vend 17 centimes la livre.

DUEL D'AVALANCHES

Deux prétendants à la main d'une Italienne adoptent une nouvelle méthode

Genève, 27 mai. — Un nouveau genre de duel a été adopté par deux habitants de Courmayeur qui se disputaient la main d'une jeune Italienne.

Les rivaux avaient décidé de se tenir sur le chemin généralement suivi par les avalanches sur un des flancs de la montagne, jusqu'à ce que l'un d'eux soit emporté.

Un des deux hommes a été touché aujourd'hui, mais, contrairement à leurs prévisions, il n'a été que légèrement blessé.

Les deux rivaux cherchent maintenant un autre moyen de régler leur différend.

EN TRIPOLITAINE.

L'Italie envoie 20,000 hommes de renfort.

Rome, 24 mai.—Le gouvernement a décidé d'envoyer immédiatement 20,000 soldats à Sidi Garba où les Italiens ont subi un échec le 16 mai dernier.

Le général Ganbretti, dès l'arrivée des renforts, marchera contre les Arabes, le gouvernement étant décidé à les écraser.

UN HOMME COUPE EN MORCEAUX.

Un crime horrible est découvert en Espagne.

Madrid, 22 mai.—Un crime horrible a été découvert ici. La victime est M. Garola Jalon, bien connu dans les cercles de la ville qui a disparu, il y a quinze jours, après avoir gagné 5,000 francs aux cartes.

Des morceaux du corps de Jalon ont été trouvés dans un égoût situé sous l'école militaire près de la demeure du capitaine Sanchez.

La police prétend que la fille de Sanchez attira Jalon dans leur demeure où, avec l'aide de son père, elle le vola et l'assassina. Tous les deux ont été arrêtés. La police ajoute que Sanchez a des antécéednts déplorables et qu'elle ne comprend pas comment il a pu obtenir une position à l'école militaire.

UN SCANDALE EN BELGIQUE.

Un député socialiste accusé d'un crime odieux.

Bruxelles, 23 mai.—Un scandale a été révélé à la chambre des députés, des poursuites ayant été ordonnées contre le député socialiste Furnemont, accusé de détournement de mineure.

Le député Furnemont était à la tête du mouvement international pour la réhabilitation de Francisco Ferrer, le socialiste espagnol, fusillé en 1909.

Furnemont s'est enfui de Belgique.

DANS LE PORT DE SMYRNE.

Un paquebot français heurte une torpille dormante.

Smyrne (Asie MBineure), 22 mai.—Le paquebot français "Sénégal" a heurté une torpille dormante en sortant du port hier au matin. Le capitaine a immédiatement échoué son navire pour l'éviter de couler.

Cinq personnes ont été tuées et six autres grièvement blessées.

L'explosion a fait une large déchirure à l'avant du navire, mais les machines n'ayant pas souffert, le capitaine a pu échouer son navire.

Grâce à cette manoeuvre, les passagers ont pu être sauvés par les canots de sauvetage.

UN RECORD D'AVIATION.

L'aviateur Perreyon s'est élevé à 4,060 mètres.

Paris, 21 mai.—L'aviateur Perreyon a battu cet après-midi, à Bue, le record de l'altitude pour aéroplanes transportant un passager.

Il est resté 2 heures 20 dans les airs à une hauteur de 13,278 pids. Il pilotait un monoplan.

INDEMNITE DE GUERRE.

Les alliés demanderont deux milliards à la Turquie.

Paris, 20 mai.. Le ministre des finances de Bulgarie, M. T. Théodoroff, qui représente la Bulgarie à la conférence financière qui a lieu à Paris pour l'accord balkanique, a dit aujourd'hui que les Etats des Balkans demanderont une indemnité de guerre de deux milliards, dont un milliard pour la Bulgarie.

"De nombreux précédents, dit-il, soutiennent notre demande. Nous ne demanderons pas à être indemnisés pour les pertes indirectes causées par la guerre, mais simplement le remboursement de dépenses essentiellement militaires et le montant des pensions que nous accorderons aux invalides et aux familles des victimes de la guerre.

"C'est d'après ces considérations que nous avons fixé l'indemnité à deux milliards.

Le ministre des finances ajoute que la Bulgarie n'avait pas l'intention de faire un emprunt de 500 millions comme il a été annoncé, mais simplement de 300 millions pour faire face aux besoins présents. Elle fera d'autres emprunts au fur et à mesure des nécessités.

LES HASARDS DE LA GUERRE.

Un officier de la marine grecque, le lieutenant de vaisseau Bakopoulos, occupe les loisirs que laisse à la flotte hellénique la persistance de la flotte turque à ne pas sortir des Dardanelles, à faire des observations dans les environs de Lemmos où il est stationné. Et ces observations l'ont amené à faire une intéressante découverte.

Il a reconnu, au fond de la mer, à l'est de l'île Lemnos, sur les récifs désignés sur les cartes de l'amirauté anglaise sous le nom de "Pharis Bank" (le banc de Pharis), les ruines parfaitement visibles d'une ancienne ville dont le périmètre est d'environ cinq kilomètres et demi.

Ce sont là les jeux de la mer, qui au cours des siècles engloutit des teres et en découvre d'autres. Sur les côtes d'Angleterre, par exemple, on peut voir très nettement dans une baie les vestiges d'une forêt submergée. Mais cette fois la découverte aura peut-être un intérêt archéologique considérable. Les recherches que vient d'ordonner le gouvernement hellénique nous éclaireront prochainement.

UNE CATASTROPHE EN CALIFORNIE.

Une scène s'écroule et près de 40 personnes sont tuées.

Long Beach (Californie), 24 mai.—La scène de la salle des fêtes municipales s'est écroulée cet après-midi et près de quarante personnes ont été tuées.

Une panique s'est déclarée parmi les spectateurs au nombre de sept mille; tout le monde s'est précipité vers la sortie et un grand nombre de personnes ont été blessées.

Un certain nombre de sociétés anglaises célébraient l'Empire Day. Il y avait environ mille personnes près de la scène et c'est parmi elles que se trouve le plus grand nombre de blessés.

Toutes les personnes qui se trouvaient sur la scène quand elle s'écroula furent ensevelies sous les débris.

Il fut tout d'abord impossible d'organiser efficacement les secours tant les curieux se pressaient autour des débris. Il fallut appeler les forces de police supplémentaires pour déblayer la place.

Les onze premiers cadavres retrouvés étaient ceux de dix femmes et d'un enfant. Plus tard on en découvrit vingt-quatre autres et l'on pensait qu'il en restait encore.

On dit que M. Hatch, maire de Long Beach, est parmi les morts.

LE CENTENAIRE DE WATERLOO.

La France n'est pas disposée à y participer.

Un comité international a été constitué, il y a quelques temps déjà, pour préparer par une imposante cérémonie sur le champ de bataille même de Waterloo, la commémoration de la bataille, le 18 juin 1915.

On assure que les démarches qui furent faites pour pressentir à ce sujet les gouvernements des cinq nations dont les armes furent aux prises à Waterloo n'ont pas donné les résultats qu'on en attendait, et la France notamment, ne serait nullement disposée, dit-on, à participer à une cérémonie commémorant lestragiques journées de 1815.

"On comprend parfaitement, dit le "Temps", cette réserve de la France et d'autre nations, et il est très logique, en somme, que la France ne veuille prendre officiellement aucune part à une cérémonie destinée à commémorer un événement qui, même à un siècle de distance, ne peut éveiller chez le peuple français que les plus pénibles souvenirs.

"Depuis une dizaine d'années, on a peut-être quelque peu abusé des manifestations organisées, sous les prétextes les plus divers, sur le champ de bataille de Waterloo. La cérémonie, du 18 juin 1915 sera donc très réduite et n'aura pas le caractère international qu'on voulait lui donner tout d'abord".

LA LUTTE CONTRE LA TUBERCULOSE.

Intéressantes expériences du professeur Raphaël Dubois de l'Université de Lyon.

Paris, 26 mai.—Le professeur Raphaël Dubois, de l'université de Lyon, l'éminent paysiologiste, a terminé aujourd'hui une série d'expériences démontrant que le micro-organisme, qui provoque la formation des perles dans les huitres tue le microbe de la tuberculose.

Douze cochons d'Inde à qui on avait inoculé la tuberculose, furent soignés avec une culture de micro-organisme. Dix mois après à l'exception d'un seul, tous étaient guéris.

Le professeur Dubois ne veut pas, pour le moment, tirer des conclusions ou faire des prédictions d'après le résultat de ses expériences qu'il continue. Il espère cependant que cette découverte facilitera l'extermination de la tuberculose.

CATASTROPHE EVITEE

Grâce à la télégraphie sans fil, des remorqueurs peuvent sauver les TRD passagers du "Haverford"

Queenstown, 29 mai.—Le paquebot "Haverford", de l'American Line, qui avait quitté hier Liverpool pour Philadelphie, s'est jeté, cet après-midi, sur des rochers, à l'ouest de Cork's Head.

Le paquebot, qui avait à bord 134 passagers de cabine et 850 émigrants, n'avançait que très lentement, dans un brouillard très dense.

Grâce à la télégraphie sans fil, ce qui aurait pu être une catastrophe s'est réduit à un simple accident. En quelques minutes, il était en communication avec Queenstown. Des remorqueurs ont été immédiatement envoyés et ont sauvé tous les passagers.

La position du "Haverford" est critique. Il y a quinze pieds d'eau dans la cale d'avant.

VICTOIRE FRANCAISE.

Le général Alix met en déroute les tribus de la région de M'Soum

Paris, 29 mai.—Une victoire décisive a été remportée par les troupes commandées par le général Alix sur une importante bande de cinq mille dissidents marocains composée de toutes les forces de la région de M'Soum. Après un combat acharné les Marocains ont pris la fuite laissant des centaines de morts sur le champ de bataille. Huit tirailleurs ont été tués et vingt-huit blessés.

LE BILAN DES PERTES DES ALLIES.

Voici les chiffres nouveaux, publiés à Sofia, des forces que la Bulgarie mit sur pied au cours de la guerre:

Infanterie, 216 bataillons, soit 216 mille hommes; armes spéciales (artillerie, cavalerie, etc., etc.), 36 bataillons, au total de 50,000 hommes; milice territoriale, 72 bataillons, comptant 50,000 hommes, 15,000 volontaires macédoniens; l'appel anticipé de deux classes, soit 70,000 hommes; enfin, ces jours derniers, 30,000 recrues ont été appelées sous les drapeaux en Macédonie, ce qui porte le nombre des combattants à 431,000 hommes.

En outre, les services sanitaires et de l'intendance comptaient 70,000 hommes, et les convois d'approvisionnements, 50,000.

Les Bulgares avaient donc mis sur pied un total de 551,000 hommes.

Sur ce nombre, 32,000 ont été tués, 3,00 ont disparu et 52,000 ont été blessés.

D'autre part, les pertes en tués et blessés des alliés de la Bulgarie sont approximativement évalués ainsi: Serbes, de 22,000 à 25,000 hommes, Grecs, de 11,000 à 15,000; Monténégrins, 7,000.

COQUILLES TYPOGRAPHIQUES.

Dans la "Revue", M. Albert Cim relève, entre mille coquilles amusantes, celle que voici:

"Nous sommes heureux d'apprendre à nos lecteurs que M. le préfet va beaucoup mieux; l'appétit est revenu, et avec beaucoup de "foins" (soins) notre digne administrateur aura bien vite repris ses forces", lisait-on dans un jounal de l'Ain, en 1846 ou 1847.

Le Marché Agricole

A WINNIPEG

Blé.	Ouv.	Ferm.
Juillet	96¼s	95⅞a
Octobre	91⅝s	90⅞a
Avoine	**Ouv.**	**Ferm.**
Juillet	36⅛a	35⅞b
Octobre		36½b
Lin.	**Ouv.**	**Ferm.**
Octobre	119⅝a	118½b
Juillet	117a	115⅞b

COMPTANT A WINNIPEG

Blé.—	Ouv.	Ferm.
No. 1 Northern	93¾	94¾
No. 2 Northern	91¾	92¾
No. 3 Northern	88	88¾
No. 4		84
No. 5	74	74½
No. 6	70¾	71½
Fourage	58	57½
No. 1 Rejected Seeds		88¾
No. 2 Rejected Seeds		85¾
No. 3 Rejected Seeds		80¾
No. 2 Tough	84¼	85
No. 3 Tough	81½	82½
No. 4 Tough	75½	76½
No. 1 Red Winter	94¾	95¾
No. 2 Red Winter	92¾	93¾
No. 3 Red Winter	89	89¾
No. 4 Red Winter	82½	84½
Avoine—		
No. 2 C. W.	34½	34⅜
No. 3 C. W.	32	31¼
Ex. 1 Fourage	34¼	34¼
No. 1 Fourage	33¼	33½
No. 2 Fourage	21½	31½

BESTIAUX.

Prix: livrés, nourris et abreuvés.

Taureaux de choix.	
Prix	$7.50 à $7.75
Bonnes vaches et génisses.	
Prix	$6.50 à $7.00
Vaches ordinaires.	
Prix	$3.00 à $3.50
Boeufs de première qualité.	
Prix	$4.75 à $5.00
Boeufs, qualité ordinaire.	
Prix	$3.50 à $4.00
Vaches laitières, première qualité.	
Prix	$50.00 à $65.00
Vaches laitières, moyennes.	
Prix	$35.00 à $45.00

VEAUX.

Veaux de choix.	
Prix	$7.00 à $7.50
Bons veaux, pesants.	
Prix	$5.00 à $6.00

BREBIS.

Brebis de choix.	
Prix	$5.00
Brebis de choix pour boucherie.	
Prix	$5.00 à $6.00

PORCS.

Porcs de choix.	
Prix	$ $9.00
Rough Heavies.	
Prix	$ $8.00

Stage.	
Prix	$ $5.00

PRODUITS EN GROS.

Beurre:—	
Beurre de choix	31—35
Beurre en briques séparées	25—26
No. 1	19—20
No. 2	16—18
Oeufs:—	
Absolument frais	18—19
Fromages:—	
Ontario (large)	15¼
Ontario (twins)	15½
Manitoba (large)	14½
Manitoba (twins)	15
Volailles:—	
Poulets, à la livre	14
Dindes, à la livre	16
Sucres:—	
Première qualité garantie	$5.15
Glacé	$5.75
En poudre	$4.95
En morceaux	$4.75

FLEURS.

Ogilvie Flour Mills Co:—	
Royal Household	$5.40
Glenora	$4.90
Manitoba Strong Bakers	$4.30
XXXX	$3.00
Lake of the Woods Milling Co.	
Five Roses	$5.40
Lake of the Woods	$5.10
Harvest Queen	$4.80
Medora	$4.00
XXXX	$3.00
Western Canada Flour Mills:—	
Purity	$5.40
Three Stars	$4.80
Battle Patent	$4.60
Maitland	$4.30
XXXX	$3.20
Medallion	$5.10

PATATES

Patates, au boisseau	35
A la charge	32

FOINS ET FOURRAGES

Mil No. 1	$21.00
Mil No. 2	20.00
Mil No. 3	$10—$12
Foin de hauteur No. 1	$14.00
Foin de hauteur No. 2	$13.00
Foin de hauteur No. 3	$8.00
Paille d'avoine	$6.00
Avoine, au boisseau	40
Blé d'Inde	70
Blé à nourriture, No. 4.	
La tonne	$30.00
Avoine écrasée, la tonne	$25.00

BLE D'INDE, FOURRAGES ET SONS.

Son	$16.00
Son (shorts)	$18.00

CHRONIQUE AGRICOLE

LA CULTURE DES CHOUX.

Il n'est peut-être pas, au Canada, de légume dont la culture soit plus facile que celle du chou. Avec une quantité raisonnable d'humidité et de fumier il réussit dans presque tous les sols, de la partie la plus méridionale de l'Ontario jusqu'à Dawson City au nord, et de l'Atlantique au Pacifique. Le chou préfère les sols humides et frais et l'on a tout avantage à fumer abondamment et à bien ameublir le sol de la plantation. Les jardiniers maraichers la savent bien; ils savent aussi qu'il y a de grandes différences de valeur entre les variétés. Des expériences ont prouvé que les rendements pouvaient varier jusqu'à $200 à l'acre d'une bonne à une mauvaise variété.

Le service de l'horticulture de la ferme expérimentale centrale a, pendant vingt-quatre ans, poursuivi des essais de culture et de variétés de choux et s'est richement documenté à ce sujet. Ces travaux ont été faits dans l'intérêt du public qui a droit aux leçons recueillies pendant cette longue période. Les résultats en ont été publiés régulièrement dans les divers rapports annuels des fermes expérimentales. Pour les rassembler en une seule brochure l'horticulteur du Dominion, M. W. T. Macoun, a fait paraître un feuillet, (No. 11 de la ferme expérimentale centrale) dans lequel le sujet est traité dans les chapitres suivants: Le sol et sa préparation, Variétés, Semis et culture des plants, Plantation, Façons aratoires, Récolte, Lutte contre les insectes et les maladies fongueuses. Une partie est consacrée à la culture du chou-fleur, plus difficile parait-il que celle du chou.

La culture du chou hatif est plus avantageuse que celle du chou tardif, mais aussi demande plus d'habileté. Les bonnes espèces hâtives sont la Early Jersey Wakefield, la Paris Market Very Early et la Copenhagen Market. Les variétés tardives les plus connues sont la Danish Ballhead et la Late Dutch; la Red Dutch est une des meilleures espèces rouges.

Pour les choux-fleurs, la Early Dwarf Erfurt et la Early Snowball sont appréciées; la Large Algiers et la Walcheren son d'excellentes espèces tardives.

Une recommandation sur laquel l'auteur insiste est de choisir toujours la meilleure variété possible, quelle que soit l'espèce.

Cet ouvrage ayant été publié en nombre limité ne sera pas envoyé comme d'ordinaire aux correspondants réguliers, mais sera fourni gratuitement à toutes les personnes qui en feront la demande au bureau des publications du Ministère fédéral de l'agriculture, à Ottawa.

Agricola.

Pour la culture du chou tardif, on sème ordinairement clair, en plein air, à environ un pied d'espacement, pendant la dernière partie de mai ou plus tard, et, une fois les plants bien développés, on les éclaircit à environ un quart de pouce. Le repiquage se fait directement en plein champ. Pour les chous destinés au bétail, on sème quelquefois directement dans le champ. On passe d'abord un marqueur, on sème quelques graines aux points où les lignes se rencontrent et plus tard on éclaircit en ne laissant qu'une plante par endroit.

Cette méthode donne quelquefois de très bons résultats; mais elle entraine un gros surcroit de travail pour détruires les mauvaises herbes quand le champ en est infesté.

Plantation.—On doit tenir compte de la rigueur de la saison quand on plante les choux hâtifs. L'époque la plus favorable est le commencement de mai. On choisira, si possible, un jour couvert ou un jour sans vents violents desséchants; car il importe d'éviter tout arrêt si l'on veut avoir des choux très hâtifs; il ne faudrait pas s'exposer à laisser faner les plants ou à perdre une plantation. Avant de transplanter, il faut imbiber à fond le sol des couches ou des tablettes de façon à ce qu'il adhère bien aux plants lorsqu'on les arrache; on aura soin, à cet effet, de les presser avec la main. On se sert pour planter, d'un plantoir ou d'une truelle; quelques grands cultivateurs le font à la planteuse mécanique. La plantation doit se faire assez profonde pour que les premières feuilles touchent presque le sol et il est important de bien presser la terre autour du plant de façon à ce que les racines se trouvent en contact étroit avec la terre humide. Les choux hâtifs sont plantés à environ 18 x 30 pouces d'espacement, et le choux tardif à environ 30 pouces en tous sens.

A Ottawa, on plante les choux tardifs dans la seconde moitié de juin ou au commencement de juillet. Comme pour le chou hâtif, la saison varie suivant les régions.

Binages.—Nour arrivons maintenant à l'un des articles les plus importants de la culture du chou, notamment du chou hâtif. Comme nous l'avons déjà dit, cette plante demande beaucoup d'humidité. Il faut également lui fournir des principes fertilants en abondance pour la faire pommer bien et rapidement. Un bon binage contribue à conserver l'humidité et à faire bien pénétrer l'air dans le sol, ce qui rend possible l'absorption des principes fertilisants. Dès que les plantes se sont remises de la légère flétrissure qui se produit généralement, on bine à une faible profondeur et on sarcle: ces deux opérations doivent être répétées constamment jusqu'à ce que les plants se rejoignent ou qu'on puisse craindre de briser les feuilles. Les choux binés fréquemment dépassent les autres d'une façon surprenante.

Ferme Expérimentale.

FABRICATION DU BEURRE.

Dans le dernier raport du recensement il était démontré qu'il y avait 1,035 établissements en exploitation pour la fabrication du beurre et que la valeur des édifices et de l'outillage était $3,897,532. La quantité de beurre fabriquée en 1910 a été 41,591048, livres fabriquées avec du lait et 15,208,161 livres fabriquées avec de la crème: Il y a eu 2,044 personnes employées à faire du beure, le montant des salaires payés étant $690,347. Les établissements fabriquant du fromage seulement ont été au nombre de 2, 354 et les édifices et l'outillage estimés à $3,455,528. La quantité de fromage fabriquée en 1910 a été 162,450,802 livres, représentant une valeur de $17,524,021. Le nombre des personnes employées dans ces établissements a été 3,189 et leurs salaires se sont montés à $739,030. Il y a eu 436 établissements faisant du beurre et du fromage et onze faisant du lait condensé.

LE SOIN DU LAIT.

Le problème de la conservation des aliments pendant les chaleurs de l'été est, pour les pauvres gens, celui dont la solution est la plus difficile.

C'est surtout le lait qui se gâte le plus vite et c'est pourtant l'aliment auquel on donne le moins de soin. Quand on l'a mis sur la glace, on s'imagine que tout, est fait; et l'on est surpris, le soir venu, que le lait du matin a sûri!

Le lait doit être versé, quand on le reçoit à la mesure dans un vase de grès, de faience ou de porcelaine couvert et jamais dans un récipient métallique à moins qu'il ne soit émaillé. Ce récipient aura été préalablement lavé à l'eau bouillante, ainsi que son couvercle. On le mettra immédiatement dans un compartiment de la glacière où ne devra pas se trouver autre chose à l'exception peut-être du beurre. Il ne faut surtout jamais mettre de légumes, secs ou frais, de viandes, cuites ou crues, dans le même compartiment. Le lait ne doit jamais rester sur la table avant ou après les repas. Les vases à lait doivent être lavés à l'eau bouillante dès qu'on les a vidés.

Le lait livré en bouteilles reste souvent aux portes pendant plusieurs heures, exposé au soleil. On devra refroidir ce lait aussitôt que possible. Avant de le mettre dans la glace, on refroidira la bouteille en la mettant sous un jet d'eau froide. Une fois la bouteille refroidie, on la mettra dans la glacière. Quand la bouteille est vide, on doit la laver à l'eau bouillante quand ce ne serait que pour rendre service à ceux qui l'auront ensuite.

Mais les pauvres gens ne peuvent pas toujours avoir de la glace; chez ceux qui en ont, la chaleur la fait fondre avant que vienne la provision suivante. Dans ce cas il suffit de stériliser le lait pour le conserver pendant vingt-quatre heures et plus. Il y a deux procédés: la pasteurisation qui consiste à faire chauffer le lait à 155 ou 170 degrés farenheit pendant 30 minutes, la stérilisation proprement dite pour laquelle on fait chauffer le lait à 212 degrés Farenheit (point où l'eau se met à bouillir) pendant une heure ou une heure et demie.

La stérilisation proprement dite rend le lait digestible, plus constipant, je ne parlerai donc que de la pasteurisation, que j'appellerai stérilisation pour faciliter l'explication.

Pour stériliser le lait, on vend des appareils spéciaux, mais tout le monde peut en fabriquer un: il suffit d'avoir une chaudière en ferblanc avec son couvercle et un fil métallique, comme le fil qui sert à fermer les bouteilles de soda de ginger-ale, de cidre.

Ce fil sert à faire un support à la bouteille qu'on suspendra dans la chaudière de façon à ce que son fond soit de deux ou trois pouces plus haut que le fond de la chaudière. On remplira celle-ci d'eau jusqu'au niveau supérieur du lait, on mettra le vase sur le feu.

Il faut autant que possible boucher la bouteille avec un tampon de ouate stérilisée qu'on trouve dans les pharmacies sous le nom de coton hydrophile. Si on est trop pauvre pour en acheter—la ouate stérilisée se vend très peu cher—on pourra à la rigueur se servir d'un linge qu'on aura préalablement fait bouilllr; il ne faut jamais se servir de bouchon de liège.

Si l'on ne veut pas que le lait devienne constipant, on ne devra pas le faire bouillir, il faudra donc mettre ce bain-marie sur un feu assez doux pour que l'eau seule bouille et les trente minutes devront être calculées du moment où l'eau commence à être assez chaude pour qu'on n'y puisse mettre le doigt.

GLANURES

MINES D'AIR LIQUIDE.

L'air liquide, dont la production a accompli en peu d'années des progrès merveilleux, a eu jusqu'ici de bien minces applications industrielles, à cause des énormes difficultés de sa conservation. Depuis quelque temps seulement on a essayé de s'en servir comme explosif, et les résultats ont été excellents. Les cartouches d'air liquide se composent d'un tube cylindrique en cuivre, avec un couvercle en plomb et antimonium, unis dans un alliage semblable à celui des caractères typographiques. Le fond est muni d'une valve, qui s'ouvrant à l'intérieur, permet sept ou huit minutes de contact avec la température de l'atmosphère, se produit l'évaporation totale. Retournant à l'état de gaz, l'air liquide développe une formidable pression, qui peut atteindre 800 atmosphères, puisque elle est 800 fois plus dense que l'air à l'état naturel. Ainsi la cartouche est transformée en une véritable bombe, l'explosion de laquelle, peut abattre une masse de 30 tonnes de charbon, très compacte; et ceci a été le résultat des expériences faites à Cardiff. Un des plus appréciables avantages de ces mines, est d'enrichir d'éléments respirables l'air des galleries souterraines, tandis que les explosions de poudre pyrique ou de dynamite développent toujours des gaz délétères.

LE CINEMATOGRAPHE.

Quelques chiffres.

Max Linder, l'artiste comique, qui joue un grand rôle dans les compositions comiques pour cinématographe, affirme d'avoir gagné $200,000 en trois ans, en travaillant pour une maison française. Celle-ci produit 100 kilomètres de pellicules par semaine; à raison de 20 sous le mètre, cela lui coûte $20,000. Mais puisque le gain net pour chaque semaine est de $1,600, il en résulte un profit annuel de $83,200.

L'Allemagne a exporté, l'an dernier, 20 millions de mètres de pellicules mais par contre elle en a importé 34 millions, la plus grande partie d'Angleterre, et le reste de France, d'Italie et de Danemark.

En échange, 6 millions de mètres de pellicules allemands vont en France et 5 millions en Italie. Dans le seul mois de septembre dernier la censure allemande fut écrasée de travail, à cause du cinématographe, car elle a dû examiner 163,500 mètres de pellicules.

En Angletere existent aujourd'hui 6,000 cinématographes: le capital investi est de $57,000,000, et environ 125,000 personnes y sont employées.

CE QUE PRODUIT LA TERRE.

Les champs cultivés dans le monde entier occupent une superficie de 537 millions d'hectares, c'est-à-dire la vingtième partie des continents. Ce chiffre vaut comme moyenne, car la proportion des terrains cultivés, varie énormément, passant d'un maximum d'un tiers de la superficie totale en Europe, à un minimum d'un cent vingt-et-unième dans le Canada.

Quant à l'élevage, on calcule qu'il y a au monde 280 millions d'individus appartenant à la race bovine, 413 millions à la race ovine, 127 millions de cochons, et 70 millions de chevaux. Les Etats-Unis produisent 234 millions de poules, et la France le quart seulement de ce chiffre.

LES MERVEILLES D'UNE MONTRE.

Seulement l'habitude nous empèche d'admirer les merveilles de cet objet si commun, la montre. Elle se compose de 175 pièces différentes, et il faut 2,400 opérations séparées pour la produire. Le cylindre d'une montre fait 432,000 mouvements par jour, c'est-à-dire 3,153,600,000 mouvements dans les 20 années qui sont la moyenne de son existence.

Et il a été calculé qu'il suffisait seulement de la force d'un cheval-vapeur, (HP. pour actionner 270 millions de montres.

UNE IDEE DE CHARLEMAGNE.

On est en train de finir les travaux du port de Ratisbonne, en Allemagne, port destiné à rendre cette ville une métropole commerciale, où il y aura l'échange directe des produits allemands avec les ports de la mer Noire. Mais ce qu'il y a de curieux et d'intéressant, c'est que Charlemagne avait en cette idée mille deux cents ans auparavant, et seulement maintenant elle est mise en exécution.

UNIVERSITES EUROPEENNES.

Suivant une statistique comparée des Universités Européennes, parue, dans une revue Allemande, l'Italie et l'Allemagne viennent en première ligne pour le nombre des centres d'études supérieures, comptant chacune 21 Universités. La France en a 16; 15 l'Angleterre; 11 l'Autriche; 9 la Russie, et autant l'Espagne. Le nombre des étudiants Allemands, dans les universités, est de 50,000; vient ensuite la France avec 32,000; l'Autriche avec 30,000; l'Angleterre avec 25,000; l'Italie avec 24,000; et la Russie avec 23,000. La plus fréquentée des Universités est celle de Berlin, à laquelle sont inscrits 13,884 étudiants, tandis que celle de Paris n'en compte que 12,000.

LA PLUS GRANDE GARE DU MONDE.

La ville de Leipzig s'enorgueillisait de sa gare, la plus vaste, disait-elle, et la plus somptueuse que l'on eût jamais vue. Depuis quinze jours, elle a cessé de détenir le record. On a inauguré à New-York une nouvelle gare centrale qui devient provisoirement *the greatest in the World.*

En comptant l'achat du terrain, qui s'étend sur 32 hectares, elle a coûté 750,000 de francs. Elle comporte deux étages de quais. A l'étage supérieur, 42 voies sont réservées pour les trains omnibus. Le service est organisé de telle sorte que, jusqu'au dernier moment, les voyageurs peuvent ne rien soupçonner du bruit et du mouvement de tous ces trains. La distribution des billets, l'enrégistrement des bagages, toutes ces opérations se font dans la partie antérieure de la gare, qui forme un magnifique palais.

Prudence.—Le père.—"Votre jeune ami est plus intelligent que je croyais."

La fille.—"Vraiment, vous croyez papa."

Le père.—"Oui, au lieu de venir me voir, il m'a téléphoné."

LES OEUVRES CATHOLIQUES EN FRANCE

PAR EDOUARD DRUMONT.

Nos Juifs, nos Francs-Maçons, nos Jacobains sectaires, nos renégats et toute la bande servile qui leur emboîte le pas, ont beau plastronner; leur rage baveuse et fielleuse qui les condamne à revenir, constamment, à l'école laïque et à la chasse aux curés est la preuve manifeste de leur impuissance.

Ils devraient, cependant, être satisfaits, puisqu'ils ont chassé le Christ de l'école et du prétoire, expulsé et dépouillé les congrégations, rompu toute relation de la France avec le chef de la Chrétienté, supprimé le budget des Cultes, persécuté le clergé, inventorié les églises et les chapelles, laïcisé tout ce qui pouvait porter ombrage à leur haine diabolique contre Dieu, le Christ et ses serviteurs.

Par malheur pour eux et par bonheur pour nous, ils ont oublié qu'en France, le bon sens finit toujours par prévaloir. Après mûres réflexions, les Français ont voulu regarder de près, toucher du doigt et peser dans la main le résultat du beau travail exécuté par tous ces misérables.

Ils n'ont vu que des ruines, des divisions, des misères, avec tout autour une foule de miséreux, d'ignorants, de malfaiteurs, de criminels, de déserteurs, d'aliénés, d'anarchistes, de sans-patrie, de révoltés et de désespérés.

Les prisons, les hôpitaux, les morgues, la guillotine et le champ de navets décorent le paysage. C'est là l'oeuvre de ceux qui ne veulent *ni Dieu, ni maître*, et qui s'efforcent, pauvres pygmées, d'éteindre toutes les étoiles du ciel.

L'Eglise veillait, et sur toutes ces ruines, elle a semé le bon grain qui a germé, poussé, fleuri et produit les gerbes de ses bonnes oeuvres, et cela, précisément, quand la secte infernale entonnait le chant de triomphe.

Vous avez oublié, en effet, ô pauvres sectaires, que l'histoire de l'Eglise était là pour vous apprendre que toutes les conspirations et toutes les malfaisances du Dragon doivent échouer devant le roc de Pierre et que vous passerez tous, comme des ombres impies, tandis que l'Eglise demeurera et vivra.

Notre confrère Fourvière a donc été bien inspiré en réunissant, dans un volume intitulé: *les Oeuvres catholiques au lendemain de la Séparation*, les pages que notre confrère Judet avait déjà accueillies dans *l'Eclair*.

J'ai lu ce livre, rempli de renseignements intéressants et d'enseignements élevés, et je me fais un devoir et un plaisir d'en recommander la lecture, non seulement aux bons chrétiens fidèles, mais aussi à tous ceux de mes concitoyens qui se sont fourvoyés en croyant que nos prêtres et nos vrais catholiques étaient incapables de se relever des coups que la Maçonnerie juive leur avait portés.

Ce livre est attrayant et se lit comme un roman vécu.

Il vous explique comment le Paris de 1912 compte neuf paroisses de plus qu'au moment de la Séparation; que la banlieue en a quinze de plus, que vingt-cinq nouvelles chapelles de secours ont été édifiées. Il nous dit comment, partout, de pauvres prêtres, malgré les insultes, les injures, les menaces et les persécutions des vauriens de la rue et de certaines municipalités, sont arrivés à créer des patronnages, des écoles professionnelles, des ateliers d'apprentissage; à fournir du travail aux femmes, aux jeunes filles, aux petits garçons, aux vieillards; à installer des coopératives, des cuisines, des dispensaires, des salles de réunion, des bibliothèques, des jeux et des spectacles.

On voit arriver, dans une localité, en bordure de la forêt de Bondy, à Pavillon-sous-Bois, un prêtre, l'abbé Alfonti, qui, au milieu des mécréants qui le bafouent, s'installe dans un hangar, en 1908. Sa foi et sa persévérance furent telles qu'aujourd'hui, Pavillon-sous-Bois est une paroisse très florissante, avec une église et des douzaines de jolies maisonnettes toiturées de briques roses... alors qu'en 1905, la municipalité, en entrant à la mairie, avait adopté pour programme: *ni gendarme, ni curé chez nous*.

Fourvière nous raconte le roman des deux curés, les deux frères Rumner qui, successivement, ont créé la paroisse des Quatre-Chemins, pas loin du champ de Troppman, où la famille Kink fut massacrée, au milieu des chiffonniers, des brocanteurs et des traine-misère parmi les ménages d'indigents grouillants de marmaille.

Ce quartier est devenu une grande famille catholique.

A Ivry-Port, c'est l'abbé Gouterot qui, en 1908, un pot de colle au bras et un pinceau à la main, collait des affiches où il disait: "Mes amis, je suis envoyé ici par l'archevêque de Paris, pour fonder une paroisse. Je suis à votre disposition. Tous les sacrements sont absolument gratuits; avis à ceux qui voudront me parler, ils me trouveront ici." Et il ouvre une chapelle de 16 mètres long et de 5 mètres de large, dans un hangar.

Cet abbé Gouterot créa un patronage de garçons, puis deux patronages de filles, un cercle de jeunes gens, un cercle d'hommes, des écoles ménagères, des écoles de couture, de repassage, de cuisine, un atelier de cordonnerie.

Le fougueux député Coutant d'Ivry a fini par déclarer que l'abbé Saubin était *un bon bougre*... Et, en effet, à Ivry-sur-Seine, l'abbé Saubin, qui fut accueilli, à son arrivée, aux cris de: "Hou! Hou! la calotte!" a une église, une école, deux patronages, une école ménagère, une bibliothèque, un vestiaire des pauvres, et la paix chrétienne règne dans cette localité.

La plupart des catholiques ignorent ces oeuvres admirables que Fourvière passe en revue et nous montre dans son beau livre. Les abbés Rudynski et Blain des Cormiers s'occupent de la crise de l'apprentissage et créent des ateliers semblables à ceux de l'abbé Blaise, de Nancy. Les syndicats de la rue de l'Université et du boulevard Poissonnière sont des oeuvres catholiques; on protège et on améliore le sort de l'employée, de l'ouvrière et de la servante; on organise des cours pour donner aux jeunes Françaises le culte du foyer. L'abbé Etquerré fonde un patronage de huit cents jeunes gens dans un cloître des Carmélites; l'abbé Théodas travaille à la préservation de la jeunesse par la musique. Le pauvre demoiselle Roux devient la maman des petites fleurs du pavé; la Soeur Stéphanie s'occupe des cancéreux, des Soeurs font le ménage des pauvres. On évangélise les bateliers de la Seine. M. de Laurentie devient le Saint-Vincent de Paul des marmitons; l'abbé Blétit ramasse les petits vagabonds et dirige, avec un admirable dévouement, l'Oeuvre des Orphelins apprentis d'Auteuil.

Partout et inlassablement on crée des oeuvres nouvelles ou l'on améliore les anciennes. Parmi ces oeuvres qui, toutes, se proposent de faire le bien dans la plus large et la plus chrétienne acception du mot, mentionnons encore l'Union paroissiale de Saint-Pierre du Gros-Caillou, qui a été fondé en 1911, par un groupe de paroissiens, sous la direction de M. l'abbé Richard. Cette oeuvre a fondé entre autres une colonie de vacances qui, en 1911, a eu 1,680 jours de présence, répartis sur 62 enfants; en 1912, 1,800 jours de présence, répartis sur 72 enfants. La dépense moyenne, de 49 francs, pour 25 jours d'enfant, transport et tous les frais compris, prouve que cette oeuvre réalise le maximum d'économies compatibles avec de bons résultats.

Pour soutenir les provinciaux de Paris, les catholiques ont fondé des associations provinciales florissantes, qui rapprochent les originaires d'une même province et qui font un bien inappréciable. Ces oeuvres d'assistance s'occupent, non seulement des malades, des indigents, des éclopés; elles se tournent maintenant vers l'individu en pleine valeur, l'ouvrier laborieux et actif, et mettent à sa disposition des institutions économiques et sociales qui le dispensent d'aller chercher ce dont il a besoin dans les milieux antireligieux et révolutionnaires.

En travaillant ainsi à la santé des corps et des âmes, l'Eglise et les catholiques fidèles travaillent, en même temps, à l'union, à la concorde, au grand réveil de tous les Français de France que les Juifs, les Maçons, les Jocobains et les sectaires voulaient dominer et asservir complètement.

Ils en ont tous, trop fait! Pour eux, l'heure du châtiment approche; ils l'auront bien mérité, car ils ont assez hurlé après le curé et la calotte pour entendre, à leur tour, crier partout en France: "A bas les Juifs! A bas les Loges! Vive la France aux Français! et Vive le Christ sauveur!"

Edouard Drumont.

LE PETIT MALADE

Le Médecin, le chapeau à la main.

C'est ici, madame, qu'il y a un petit malade?

Madame.

C'est ici, docteur; entrez donc. Docteur, c'est pour mon petit garçon. Figurez-vous, ce pauvre mignon, je ne sais pas comment ça se fait, depuis ce matin tout le temps il tombe.

Le Médecin.

Il tombe!

Madame.

Tout le temps; oui, docteur.

Le Médecin.

Par terre?

Madame.

Par terre.

Le Médecin.

C'est étrange, cela... Quel âge a-t-il?

Madame.

Quatre ans et demi.

Le Médecin.

Quand le diable le serait, on tient sur ses jambes, à cet âge-là!... Et comment ça lui a-t-il pris?

Madame.

Je n'y comprends rien, je vous dis. Il était très bien hier soir et il trottait comme un lapin à travers l'appartement. Ce matin, je vais pour le lever, comme j'ai l'habitude de faire. Je lui enfile ses bras, je lui passe sa culotte, et je le mets sur ses jambes. Pouf! il tombe!

Le Médecin.

Un faux pas, peut-être.

Madame.

Attendez!... Je me précipite: je le relève... Pouf! il tombe une seconde fois. Etonnée, je le relève encore... Pouf! par terre! et comme ça sept ou huit fois de suite. Bref, docteur, je vous le répète, je ne sais pas comment ça se fait, depuis ce matin, tout le temps il tombe.

Le Médecin.

Voilà ce qui tient du merveilleux... Je puis voir le petit malade?

Madame.

Sans doute.

Elle sort, puis réapparaît tenant dans ses bras le gamin. Celui-ci arbore sur ses joues les couleurs d'une extravagante bonne santé... Il est vêtu d'un pantalon et d'une blouse lâche, empesée de confitures séchées.

Le Médecin.

Il est superbe, cet enfant!... Mettez-le à terre, je vous prie.

La mère obéit, l'enfant tombe.

Le Médecin.

Encore une fois, s'il vous plait.

Même jeu que ci-dessus. L'enfant tombe.

Madame.

Encore.

Troisième mise sur pieds, immédiatement suivie de chute. Le petit malade qui tombe tout le temps.

Le médecin, *rêveur*...

C'est inoui...

Au petit malade qui soutient sa mère sous les bras.

Dis-moi mon petit ami, tu as du bobo quelque part?

Toto.

Non, Monsieur.

Le Médecin.

Tu n'as pas mal à la tête?

Toto.

Non, monsieur.

Le Médecin.

Cette nuit, tu as bien dormi?

Toto.

Oui, monsieur.

Le Médecin.

Et tu as appétit, ce matin? Mangerais-tu volontiers une petite sousoupe?

Toto.

Oui, monsieur.

Le Médecin.

Parfaitement.

Compétent.

C'est de la paralysie.

Madame.

De la para!... Ah! Dieu!

Elle lève les bras au ciel. L'enfant tombe.

Le Médecin.

Hélas! oui, madame. Paralysie complète des membres inférieurs. D'ailleurs, vous allez voir vous-mêmes que les chairs du petit malade sont frappés d'insensibilité absolue.

Tout en parlant, il s'est approché du gamin et il s'apprête à faire l'expérience indiquée, mais tout à coups

Ah ça, mais... ah ça, mais... ah ça, mais...

Eh! sacredie, madame, qu'est-ce que vous venez de me chanter avec votre paralysie?

Madame.

Mais, docteur...

Le Médecin.

Je le crois, tonnerre de Dieu, bien, qu'il ne puisse tenir sur ses pieds... Vous lui avez mis les deux jambes dans la même jambe du pantalon!

RECLAME AMERICAINE.

A New-York un grand monsieur maigre est arrêté au coin de Broadway et de la quarante-cinquième rue. Il a l'air inquiet d'un homme qui n'ose se risquer sur la chaussée. Tout à coup il se résout, il s'élance au moment où le danger est au comble, dans un fouillis de tramways, d'autobus et de taxis. De tous côtés, partent des jurons et des appels de trompes; le monsieur ne bronche pas; les policemen épouvantés se jettent devant les chauffeurs et suspendent la circulation. A cette minute même un petit homme, tenant en laisse un bouledogue, pénètre dans l'espace libre. Le chien tire son maître et l'entraine vers le grand gentleman. Parvenu à trois pas, il s'élance, rompt sa laisse et mord les mollets du géant. Son maître le rappelle, l'injurie, le ressaisit, mais le chien s'échappe encore et, avec plus de rage, se rejette aux jambes de l'inconnu: la foule émue contemple ce drame; une seule personne n'a pas l'air de s'en apercevoir, c'est la victime, qui s'occupe galamment d'aider deux dames à monter en tramway. Quand il a fini de les mettre en voiture, il se retourne, toujours secoué par le chien qui n'a pas lâché prise, tire de sa poche une liasse de papiers et distribue à l'assistance des prospectus où se lit ce conseil:

—Achetez vos culottes chez Jink; elles sont indéchirables.

Feuilleton de La Liberté

Restez chez vous!

PAR PIERRE L'ERMITE

La Cathédrale, une des plus belles que nous ait léguée le moyen âge, semble, au milieu de la grande place, veiller sur ses enfants, leur donner la paix et les consoler de la platitude du présent en leur parlant du passé...

Ses vieilles pierres, où pousse toute une végétation de mousse jaune d'or, ont vu tant de choses, tant de grandeur et tant d'oubli!... C'est à la place qu'elles occupent que nous avons, pour ainsi dire, commencé notre histoire nationale. Soixante ans avant Jésus-Christ, Jules César assiégeait déjà la petite ville. Ce fut dans sa première cathédrale qu'une touchante reine de France, sainte Radegonde, voulant rompre les liens odieux qui l'attachaient à Clotaire 1er, venait demander à saint Médard de la fiancer au Christ et recevait des mains de l'illustre pontife le voile des religieuses. C'est à Noyon que Chilpéric II, roi de France, se fit inhumer, et que Charlemagne ceignit la couronne de roi d'Austrasie. Dès l'an 531, Noyon était un évêché, et en 987 Hugues Capet y fut élu roi. Plus tard, sous Philippe-Auguste, l'évêque de Noyon était de droit un des douze pairs du royaume. Les plus puissants empereurs, les rois les plus redoutés y vinrent rendre visite à ces prélats de grande famille, dont les portraits altiers ornent encore les hauts lambris de la sacristie, et ce fut encore à Noyon que, pour la première fois, on consacra la première liberté communale en France: et, en 1108 Mgr Baudry, évêque de Noyon, reconnaissait et confirmait par une charte fameuse, obtenue sans révolution, les droits des bourgeois et l'existence de la commune de Noyon.

Que reste-t-il de ces souvenirs? Il me semble qu'ils y sont encore là, tout entiers, bien qu'invisibles. Ce sont eux qui produisent ce calme religieux, ce recueillement étrange qui frappe le voyageur. Parfois, le soir, les jours de vent d'Ouest, quand on passe dans ces rues silencieuses où l'herbe pousse entre les pavés, on dirait qu'on entend là-haut, dans les bois de sapins entourant les grottes du Siméon, comme un grand murmure de voix confuses qui viennent mourir au pied des tours. Longtemps dans le pays on a prétendu que c'étaient les âmes des anciens chanoines, et même que chaque année, la nuit de Saint-Eloi, elles descendaient dans les prés que domine le Ruault, et là, chantaient l'office face à la cathédrale jusqu'au lever du jour ....

C'était donc à la toute petite gare de cette toute petite ville de 5,000 habitants, où il n'y a ni magistrature, ni Université, ni usine, que Mlle Marguerite Léricourt faisait les cinq cents pas, attendant qu'on signalât de Compiègne l'express parti de Paris à 3 h. 50.

Marguerite Léricourt était la plus douce des créatures, et pourtant, elle avait, ce soir-là, de brusques mouvements d'impatience. C'était une perpétuelle comparaison entre sa petite montre et la grosse horloge de la gare.

—Vous allez bien, Monsieur Moissette?

—Très bien, Mademoiselle Marguerite, c'est l'heure exacte de Paris, répondait le digne chef de gare.

Et, malgré le silence de la sonnerie d'appel, malgré l'absence de tout signal, la bonne demoiselle se levait sur la pointe des pieds et regardait attentivement dans la direction d'Ourscamp, cherchant là-bas, à l'horizon, un petit nuage de fumée blanche, lui annonçant, par-dessus les arbres, l'arrivée du fameux train de Paris.

—5 h. 34, murmurait-elle toute seule, en appuyant le bout de son ombrelle sur la pointe de sa bottine; M. Moissette a beau dire!... Le train a du retard...

C'était elle qui avait de l'avance, la brave Marguerite—Got comme on l'appelait dans la famille; Marguerite à quatre syllabes. Or, dès sa plus tendre enfance, on en avait supprimé deux, et, pour ses amis, Marguerite était devenue Margot. Puis la paresse, l'habitude, son bon caractère surtout aidant, Margot était devenue Got tout court.

D'ailleurs, ce besoin d'abréviation avait également fleuri dans la famille de son beau-frère. A peine sa soeur, Geneviève Léricourt, était-elle devenue, de par M. le maire et M. l'archiprêtre de Noyon, Mme Valmont, que Cathérine, la vieille domestique des parents de Sylvestre, était devenue Catu..., Jupinet, le jardinier, n'était transformé en Jupin. Quant à Tom, l'honnête chien ne disposant que d'une seule syllabe, Geneviève et la petite Blanche s'étaient vu dans l'obligation de la lui laisser.

Ding.... Ding.... Ding.... Ding.... Enfin, le train est signalé, et Got, subitement, se trouve très émue. Pour elle, restée vieille fille parce que la mort presque simultanée de son père et de sa mère l'avait éloignée du monde, à vingt-deux ans, en lui laissant sa toute jeune soeur sur les bras, la famille de son beau-frère était tout.

Elle avait pris son parti en brave, avait marié sa soeur au notaire de Noyon, une perle d'homme, et vivait rue Corbaut... au pied de la cathédrale, dans une ancienne maison de chanoine.

Mais bien qu'elle déjeunât très souvent chez sa soeur, bien que la petite Blanche lui amenât Tom presque tous les jours "pour cueillir des fleurs," il y avait des soirs d'hiver bien tristes dans son grand salon provincial aux poutres apparentes; et, plus d'une fois, l'hiver dernier, quand le coucou sonnait les heures dans la maison silencieuse que n'égayait aucun cri d'enfant, le timbre avait des vibrations si douloureuses qu'elle s'était mise à pleurer.

Et aujourd'hui, c'était un second enfant qui lui arrivait, un enfant sans parents, comme elle, le coeur brisé comme elle, seul au monde comme elle! Sans doute on ne lui en donnait pas, mais, à Noyon, les maisons se touchent tellement qu'il rejaillirait sur sa pauvre vie quelque chose de cette jeunesse et de cette douleur; et dans cette âme d'élite le plaisir d'être aimée était presque égal au bonheur de consoler.

C'est pour cela que Got fut très émue quand, au tournant de la voie, la grosse lanterne de la locomotive apparut dans le noir du feuillage, grossissant à chaque seconde, à mesure qu'elle se rapprochait de Noyon.

Puis quelques tours de roues, les wagons se dessinèrent distinctement, un mouchoir s'agita à une portière de seconde classe, un petit bras tout rond, tout potelé fit des signes très joyeux; les roues grincèrent sous la poussée des freins, et le train, tout haletant, s'arrêta entre les deux haies de verdure de la petite gare . . . .

—Bonjour, ma chérie..., tu es brûlée du soleil! Et toi, Geneviève, quelle bonne mine! Bonjour, Sylvestre! Comme je suis heureuse de vous revoir!...

Et, tout bas, désignant un adolescent tout pâle qui descendait lentement de leur wagon l'air timide, presque effarouché....

—C'est lui?

D'un coup d'oeil, Sylvestre fit un signe affirmatif, et, dans sa délicatesse de femme, Got, la main dans la sienne, prit l'enfant par le cou, rapprocha leurs deux fronts et les embrassa tous les deux, comme pour les confondre en un seul amour.

—C'est Clément que tu t'appelles, n'est-ce pas, mon chéri?

—Oui, fit l'enfant.

—Eh bien! regarde-moi bien, je serai ta troisième mère...

Et, sentant l'émotion monter en elle, et y coupa court brusquement.

—Et le vieux Tom fit-elle.

Le malheureux, enfermé dans le casier spécial réservé à ses congénères dans le wagon des bagages, faisait l'impossible pour appeler l'attention sur lui, et d'autant mieux qu'il connaissait bien sa station et ne voulait pas continuer jusqu'à Tergnier.

A peine libre, il fit des bonds énormes pour se détendre les nerfs et rétablir sa circulation canine; puis il rallia les deux enfants, constitua avec eux un groupe d'avant-garde, pendant que Sylvestre, sa femme et Got, leur emboîtant le pas, rentraient dans Noyon par la magnifique allée, toute plantée de vieux arbres, non sans s'être assurés que la voiture de *l'Hôtel du Nord* emportait les bagages.

Le retour fut triomphal. Les quelques habitants qu'on croisa dans la rue Saint-Eloi saluaient avec un regard curieux, dont l'enfant ne s'apercevait pas, tellement la petite langue de Blanche s'acquittait à merveille de ses fonctions.

—Tom, par ici... Tom, par là... Tiens, tu vois... là, il y a un peintre verrier, c'est Bulteaux qu'on l'appelle, tu verras... il a de beaux dessins, seulement il les fait cuire!

—Il les fait cuire? répétait Clément.

—Oui... n'est-ce pas, tante... qu'il les fait cuire?

—Quoi?

—M. Bulteaux...

—Allons, marche, tu nous raconteras cela demain, interrompit le papa.

—Et puis, tu vois, là, à droite, c'est où demeure, là tante

EN PROVINCE

LA BROQUERIE.

Le 29 mai, 1913.—Le premier numéro de *La Liberté* a fait généralement ici une bonne impression.

Ella déjà essuyé le feu de commentaires variés. Les gens bien pensant ont accueilli avec faveur sa déclaration d'indépendance à l'égard des partis politiques, et ils sont disposés à coopérer à son action. Ils donnent à son programme leur entière adhésion. Ils comprennent que dans les circonstances présentes, seule l'union des forces catholiques sur le terrain purement catholique et national nous permettra , non seulement de garder ce que nous avons encore, mais de reconquérir tous nos droits méconnus. Ils n'hésiteront pas, le cas échéant, à mettre de côté, leurs préférences politiques et à faire tomber dans l'urne un bulletin de vote catholique avant tout.

Il y a ici, cela va sans dire, quelqeus extrémistes des deux partis qui voient d'un mauvais oeil l'apparition d'un journal qui ne sacrifiera pas à l'Idole bleu ou rouge. Ce sont les esclaves des partis: on en trouve partout. Mais l'immense majorité, j'en ai la ferme conviction, se montrera digne de son nom de catholique et de Canadien-français et n'aura, je le répète, qu'un même credo politique de liberté et de justice.

Nous souhaitons tous, longue vie et prospérité au nouveau journal.

Dimanche, 25 mai, s'est déroulé dans le village de La Broquerie la procession de la fête Dieu. Les paroissiens y étaient venus en grand nombre et édifiaient par leur tenue irréprochable et leur piété. Deux reposoirs avaient été dressés avec beaucoup de goût.

Au moment de terminer ces lignes, un bon rouge des environs pendant que ses chevaux buvaient à longs traits une eau rafraaichissante, me dit qu'au fond, catholique et libéral veut dire la même chose; l'un comme l'autre veut la liberté. Et la preuve, votre nouveau journal!!!

Get up!!! Je n'eus pas le temps d'ouvrir la bouche pour lui répondre. Il était déjà loin. Me permettez-vous, Monsieur le rédacteur, de répondre brièvement à ce brave homme dans ma prochaine correspondance?

Justus.

* * *

GIROUX.

Mai, 28.—M. Pierre Duhamel, l'un des premiers colons de Giroux, est décédé la semaine dernière. Il était malade depuis trois semaines.

M. Duhamel était à Saint-Ours, province de Québec, en 1854, et vint au Manitoba il y a trente-six ans. Trois garçons et huit filles lui survivent.

Les funérailles ont eu lieu à UaBroquerie le 23 mai. Un grand nombre de personnes y ont assisté.

STARBUCK.

Mgr l'Archevêque est venu jeudi dernier, accompagné de plusieurs prêtres, confirmer les enfants de la paroisse. M. le curé Hogue avait préparé les nouveaux confirmés. Toute la paroisse assistait à cette imposante cérémonie.

* * *

NOTRE-DAME DE LOURDES.

La confirmation des enfants de la paroisse qui firent dernièrement leur première communion a en lieu dimanche soir. Mgr l'Archevêque était accompagné de plusieurs prêtres de l'Archevêché et des paroisses voisines.

* * *

A FANNYSTELLE.

Fannystelle a reçu, mercredi dernier, la visite de Mgr Langevin qui a confirmé un certain nombre d'enfants et béni notre nouvelle église.

La cérémonie a été des plus imposantes.

L'église de Fannystelle avait été détruite l'an dernier par un incendie. La nouvelle église a coûté $15,000.

Plusieurs prêtres des paroisses voisines ont assisté à cette fête: MM. Gendron, curé de LaSalle, Jutras, curé de Letellier, Béliveau, de l'archevêché, Prud'homme, de l'archevêché, Hogue, curé de Starbuck, Brodeur, secrétaire de Mgr l'Archevêque, et Gendron, curé d'Elie.

M. l'abbé Poitras peut être fier de la nouvelle église de Fannystelle.

* * *

RATHWELL.

Mgr l'Archevêque a béni samedi soir la nouvelle cloche de Rathwell.

Aux Etats-Unis

LA POPULATION.

La population des Etats-Unis en 1910 était de 91,972,226., représentant une augmentation, durant la dernière décade, de 15,977,691, ou de vingt et un pour cent sur la population de 1900. Le taux de l'augmentation a été un peu plus élevé que de 1890 à 1900. Il y avait en moyenne à peu près trente et un habitants par mille carré. De la population des Etats-Unis en 1910, 88.9 pour cent étaient des blancs, 10.7 pour cent des nègres, et le reste appartenait aux races de couleur. Le pourcentage de l'augmentation des blancs a été 22.3 contre 11.2 dans le cas des nègres. Les hommes de vingt et un ans et plus constituaient 29.4 pour cent de la population totale en 1910.

ELEMENT ETRANGER.

L'importance de l'élément étranger peut être saisie par le fait que sur les 91,872,266 habitants des Etats-Unis en 1910, 13,515,886 sont nés dans des pays étrangers; il y avait en outre 12,916,311 blancs indigènes de parenté étrangère, près de 6,000,000 de blancs indigènes de parenté mixte, ces classes donnant à peu près 35.2 pour cent de la population du pays.

MAIN D'OEUVRE.

Le montant rapporté comme dépensé pour la main-d'oeuvre ouvrière (y compris la valeur du loyer et de la nourriture fournie dans le pays en 1909) a été $651,611,000, contre $357,392,000 en 1899, soit une augmentation de 82.3 pour cent. Cette augmentation est due en partie aux taux plus élevés des salaires et en partie à l'emploi d'un plus grand nombre de journaliers ou à l'emploi pendant une période plus longue.

En 1909 les Etats-Unis avaient 266.491 établissements manufacturiers qui donnaient de l'emploi durant l'année à une moyenne de 7,676,578 personnes, dont 6,615 étaient des salariés. Ces établissements manufacturiers ont payé en salaires $4,365,613,000, et ont donné des produits d'une valeur de $20,672,052,000, pour la production desquels ont été consommés des matières premières coûtant $12,142,791,000. Dans les dix années de 1899 à 1909 le nombre des établissements a augmenté de 29.4 pour cent, et le nombre des salariés de 40.4 pour cent en 1909. Le plus grand nombre des salariés a été employé en novembre et le plus petit en janvier.

Le treizième recensement couvre toutes les classes de mines et de carrières qui ont été en exploitation durant une partie quelconque de l'année 1909, celles qui produisaient et celles dont les opérations étaient limitées aux travaux de développement. Le nombre des personnes employées dans les industries minières obtenu aussi exactement que possible pour 1909, était 1,138,332, dont 1,065,283 étaient des salariés. Huit dixièmes de un pour cent seulement des salariés employés dans toutes les industries minières étaient des jeunes garçons âgés de moins de seize ans et trois huitièmes seulement d'entre eux ont été employés sous terre. A peu près la moitié des entreprises ont adopté la journée de travail de huit heures, et l'autre moitié est exploitée sur une base de neuf ou dix heures. Un grand nombre de tableaux statistiques se rapportant à la population, à l'agriculture, aux mines et aux industries manufacturières des Etats-Unis sont donnés dans le résumé sous revue, qui contient en tout 569 pages.

LE TELEPHONE A NEW-YORK.

Plus de 233,333 appareils et 1,233,333 milles de fil

Les statistiques indiquent qu'il existe 235,000 appareils téléphoniques à Londres, 210,000 à Berlin et 92,000 à Paris, ce qui prouve que ces trois capitales réunies, ne possèdent que 37,000 appareils de plus que New-York. Le service téléphonique dans cette ville a nécessité l'établissement d'un réseau de 1,500,000 milles de fil et de soixante-sept bureaux ou échanges.Le nombre de 'calls' vient d'atteindre 2,100,000 par jour.

La ville de New-York peut donc, à juste titre, être considérée comme la capitale du téléphone. C'est grCce à cet immense réseau, que les affaires ont pu atteindre leur développement fantastique car il n'existait pas les communications entre commerçants et industriels seraient tout à fait impossibles, en raison même de l'immnsité de la ville.

Le développement du service téléphonique à New-York a marché à pas de géants si l'on considère que ce n'est qu'en 1878 que fut installé le premier appareil. En 1900, New-York possédait 56,000 appareils, et 190,000 en 1905. C'est donc au cours des huit dernières années que les progrès ont été le plus rapide.

Au cercle.

—On ne vous voit plus aux courses, cher baron!

—En effet, je préfère parler sur les événements politiques plutôt que sur les chevaux.

Nouveau Couvent De Saint-Charles

Les dimensions de ce couvent seront de 56 pids par 100. Les fondations seront de béton et les murs extérieurs de pierre artificielle. Le soubassement contiendra une salle de recréation de 44 pieds par 54, une chambre à bouilloires et une chambre à machineries. Au premier étage se trouveront des dortoirs et une salle de 44 par 54 pieds. Au second étage il y aura un dortoir de 44 pieds par 94. Le second étage du vieux couvent servira aussi de dortoir. L'édifice sera des plus modernes, avec plomberie, chauffage à l'eau chaude et coûtera $50,000. MM. J. Benoit et Cie en sont les entrepreneurs-généraux. La plomberie et l'installation du chauffage à eau chaude seront faits par Charette, Kirk et Co. C'est M. Hudon, architecte, qui a dessiné les plans de ce nouveau couvent.

LES FERMES EXPERIMENTALES AU CANADA.

Le ministère fédéral de l'agriculture vient de faire paraître le rapoprt sur les fermes expérimentales. Ce rapport porte sur l'année qui s'est terminée au 31 mars 1912. Il est de tous les rapoprts du ministère de l'agriculture le plus complet et l'un des plus intéressants. Il porte en effet sur toutes les branches de l'agriculture. Chaque directeur particulier y signale les observations qu'il a pu recueillir.

A noter en particulier la découverte d'une nouvelle variété de blé qui promet devoir être de la plus grande utilité dans les régions agricoles les plus septentrionales du Canada. Ce blé mûrit une grande semaine avant les autres espèces et son rendement en farine est excellent. Ce blé, à cause de sa précocité, a reçu le nom de "Prélude".

On a jugé nécessaire d'interdire, par arrêté en conseil, la vente ou l'usage comme semence, des pommes de terre importées d'Europe. On a eu recours à cette mesure pour prévenir l'introduction dans le sol canadien de deux nouvelles maladies de la pomme de terre. Ces maladies, connues sous le nom de gale noire et gale poudreuse, ont causé d'immenses ravages en Europe.

Tous les rapports particuliers sont ainsi remplis d'excellentts conseils puisés aux sources de l'expérience.

A la prison de Fresnes.

—Journaux, livres, électricité, chauffage central... et vous vous plaignez!

—Dame... pourquoi qu'on ne nous donne pas, comme en Amérique, des soirées avec les étoiles de nos théâtres?

* * *

Si l'on y prend garde l'on est porté à condamner les malheureux.

Got... Elle a un beau jardin, va... avec de belles fleurs... tu verras! Demain nous irons en cueillir avec Tom... Ca, c'est la rue de l'Evêché.

Et ils s'engagèrent dans la vieille rue, pavée à l'antique, avec sa rigole au milieu, rue pittoresque au possible, pleine d'un parfum moyen âge avec sa vieille tour épiscopale, ses constructions basses, ses enseignes en zinc violemment peint, qui se balancent au-dessus des cabarets:

—Par ici... il y a un pâtissier... tu verras... Nous passerons devant en allant au marché avec Catu; je dirai qu'on y rentre... à cause de toi...

Blanche passa au pied de la cathédrale, qui allongeait sur la place son ombre immense, et, sans même daigner lui donner le moindre chapitre dans son guide, elle montra la maison de M. le curé... Puis, tout à coup, elle pouffa de rire...

—Si tu savais, en continuant par là, en face, il y a une fontaine... qui a un nom drôle... seulement... je ne te le dis pas... parce que tu comprends... papa ne veut pas!...

On arrivait à la place Saint-Germain, un tout petit coin, grand comme un mouchoir de poche où s'élevait la maison des Valmont, bien calme, bien retirée, adossée au jardin des Soeurs avec la perspective de la cathédrale à droite, et des champs qui s'enfonçaient à gauche, en face du Siméon. A une portée de fusil, les arbres paraissaient plus verts et plus touffus; c'était là que coulait, entre des rochers, la fameuse petite fontaine du *Pisleau*, dont Blanche ne devait pas prononcer le nom, et que j'ose pourtant écrire, puisque nos pères se sont permis de l'inventer à une époque moins prude que la nôtre. Ils l'ont même embelllie, cette fontaine du Pisleau, d'une colonne de pierre, chantant les bienfaits de sa limpidité et le charme de sa fraîcheur.

Dans la maison, tout était prêt pour recevoir les Valmont. La tante Got avait passé par là, et pas un détail n'avait été omis. Depuis deux jours, les chambres avaient été constamment aérées, les housses remises dans les armoires, la cuisine passée au grès, les allées du jardin ratissées par Jupinet; on n'eut qu'à se mettre à table, et chacun retrouva ses habitudes.

Cette nuit-là, Clément dormit mal. Plusieurs fois il crut entendre la grande voix de la mer et courut à sa fenêtre; mais, au lieu des récifs du Morin et de la falaise de Goasnec battue par les flots, il ne vit que la cime des arbres qui s'inclinaient sous la froide clarté de la lune, en secouant leurs feuilles, sous les rafales mélancoliques d'automne.

CHAPITRE V

Au bout d'une semaine, chacun avait repris ses habitudes.

M. Valmont avait déposé le chapeau de paille claire, changé ses vêtements de flanelle blanche pour une tenue plus grave, tel qu'il convient à un digne notaire de province.

Mme Valmont avait ouvert tous ses placards, vérifié avec Catu les vêtements, les provisions, puis avait commencé ses visites chez ses bonnes amies de Noyon, toutes très curieuses de savoir par le menu l'histoire de Clément, qu'on embellissait d'avance d'incidents tout à fait merveilleux.

Quant à Blanche, elle avait voulu garder tous ses crabes, bien qu'ils fussent aussi morts que possible. Elle les parquait dans un coin du jardin, qu'on lui avait jadis abandonné à fonds perdu. Elle tenait tant à ses souvenirs de la côte, que c'est tout juste si elle consentit à céder un galet à Got qui voulait le peindre et s'en faire un presse-papier. Malheureusement, Tom, qui gardait toujours rancune aux crustacés, eut l'idée malheureuse d'apporter ses anciens ennemis au milieu du salon. M. Valmont, rentrant sur ces entrefaites, fut surpris de l'odeur plus que maritime qui se propageait dans les escaliers.

En homme logique, il fit une enquête, à la suite de laquelle Jupinet, le jardinier, enterra les deux douzaines de crabes dans le fumier. Blanche fut atterrée et se retira en pleurant dans sa chambre. Clément alla la consoler:

—Ne pleure pas comme ça, j'irai t'en chercher d'autres... des crabes!...

Il ne savait trop où, le pauvre enfant, mais il eût bien usé ses jambes jusqu'aux genoux pour sécher toutes les larmes présentes et futures de sa petite amie. A tout hasard, il alla faire une scène à Tom qui lui lécha toute la figure en signe de réconciliation.

D'ailleurs, la vie calme de province allait à sa bonne petite nature délicate et aimante. Mme Valmont le traitait comme son véritable enfant. Elle l'avait habillé aux mêmes couleurs que Blanche, et, chaque matin, après leur café au lait, quand Got venait les prendre tous les deux pour aller à la messe, soit dans la petite chapelle des Dames de Noyon, soit à la cathédrale, on se retournait pour les regarder passer, tant ils laissaient après eux un parfum de jeunesse, d'innocence et de beauté. Got, la bonne Got, en était toute heureuse; et lorsqu'à l'église elle les avait installés sur leurs prie-Dieu qu'elle leur avait trouvé leur page dans leur petit paroissien, mis leur sou dans la main pour la quête, elle sentait passer en elle un frisson de plaisir, quelque chose comme si elle avait été leur mère selon la chair: et, bien que leurs chaises fussent rapprochées, elle aurait voulu ces enfants plus près encore, réunis jusque dans son coeur.

A l'entrée et à la sortie de l'église, Clément pressait le pas pour arriver le premier, tremper sa petite main dans l'eau bénite, et en offrir gentiment, en bon cavalier, à ses deux dames. Puis on allait au marché faire les provisions, avec Catu, et à midi seulement on voyait M. Valmont.

Il entrait sans se faire jamais attendre, se mettait à table, savait être bon, même rieur, malgré son caractère naturellement grave et les préoccupations de son étude.

Aussi Clément se sentait-il heureux à ses côtés, déjà il avait fait son nid au milieu de toutes ces affections. Parfois même il passait sa main sur ses yeux, se demandant dans son imagination d'enfant s'il ne rêvait pas, s'il était bien le petit naufragé du mois dernier, si Got ou Mme Valmont n'étaient pas une forme nouvelle de sa mère, si Blanche n'était pas sa vraie soeur; d'autant plus que, pour couper court à beaucoup de choses, on prenait l'habitude, à Noyon, de l'appeler du nom de son protecteur, c'est-à-dire: *Clément Valmont* tout court.

Plusieurs fois pourtant, le soir surtout, quand toute la famille était réunie au jardin ou dans le salon, on surprenait dans ses grands yeux noirs quelque chose comme une interrogation toujours posée; et dans son attitude générale, des manières douces, affectueuses, puis subitement effarouchées.

Cette vie dura de longs mois... tout un hiver, pendant lequel on se serrait au coin du feu en faisant de la musique... et des projets pour le lendemain. L'institutrice de Blanche, une vieille dame de l'ancien régime, venait tous les matins donner des leçons de français, et, deux fois par semaine, conduisait Clément à Compiègne faire des mathématiques, chez un ancien professeur de collège, qui avait déjà les enfants des meilleures familles de Noyon.

Le soir, entre 1 heure et 4 heures, quand le temps était beau, on allait faire de longues promenades dans les environs, aux ruines de la vieille abbaye d'Ourscamp, à Carlepont, au légendaire château de Coucy, dont Got connaissait par coeur toutes les histoires. Plusieurs fois, pendant l'hiver, M. Valmont, qui se rajeunissait au contact de cette jeunesse, patina avec toute la famille dans les prairies inondées qui entourent Noyon. Puis, au retour, jusqu'à 7 heures, chacun travaillait ferme: les petits doigts de Blanche trottinaient laborieusement sur le piano que Got lui désignait avec une longue aiguille à tricoter; la tête de Clément se remplissait, non sans effort, des dates de l'histoire de France; M. Valmont, dans son étude, vérifiait les écritures des clercs... jusqu'au moment où Tom, envoyé par Catu, venait aboyer joyeusement à la porte de tout le monde, annonçant avec sa grosse voix, que la soupe fumait dans la salle à manger et qu'il ne fallait pas la laisser refroidir!...

Telle fut leur vie pendant deux ans. Et ce bonheur tout intime semblait devoir durer toujours, et se développer encore, tellement il était naturel, logique, tant il paraissait une conséquence rationnelle de la vie simple, exempte de fièvre, remplie de charité et de travail, telle que le bon Dieu la désire, lorsqu'une circonstance imprévue, une parole étourdie, tombée de la bouche d'une femme insignifiante, vint tout interrompre et tout détruire.

C'était par une jolie journée de printemps, la nature tout entière semblait tressaillir sous un chaud soleil d'avril et les Valmont en avaient profité pour organiser une excursion aux grottes du Siméon qui dominent la ville.

Or, juste au pied de la montagne, Tom, qui marchait en éclaireur, se mit à aboyer, puis on entendit une grosse voix en colère:

—Veux-tu te sauver, vilain criard... Ah! attends un peu.. tu vas faire connaissance avec mon parapluie!...

Le notaire courut en avant et aperçut les "Cassoneau", une famille retirée à Noyon depuis un an, et qui les précédait, l'air ennuyé, dans le même chemin. Le mari avait fait fortune à Paris dans la chicorée, mais s'était presque fait ruiner dans les sucres, où il avait eu affaire à des gredins plus intelligents que lui.

Dans le pays, les gamins qui connaissaient, et son parapluie pour en avoir éprouvé souvent la solidité du manche, et son odyssée industrielle, pour l'avoir entendu raconter par leurs parents, l'appelaient irrévérencieusement "Cassonade". Et, quand le vieux passait au bout de la rue de l'Evêché, les enfants de choeur étaient sûrs de leur effet, lorsque, s'embusquant derrière un contrefort de la cathédrale, ils lui criaient: "Ohé, Cassonade!.."

(A SUIVRE).

EN ANGLETERRE.

LA QUESTION SCOLAIRE—L'ECOLE PRIMAIRE PROJETS ET REFORMES SCOLAIRES.

Subrepticement, se frayant péniblement un chemin entre les discussions passionnées que soulèvent la défense nationale, le suffrage universel pur et simple et les projets sociaux du gouvernement radical, la question de l'éducation primaire est revenue sur le tapis. Lord Haldane a attaché le grelot dans un article de revue. M. Pease, ministre de l'instruction publique, y est allé, de son côté, il y a quelques jours, d'une déclaration officieuse devant l'Union nationale des Instituteurs.

Que sera le projet d'ores et déjà annoncé? Bien fin qui pourrait le prévoir; il n'est, d'ailleurs, pas certain que le gouvernement le sache lui-même. La déclaration du ministre, tout en étant très affirmative sur l'urgence d'une réforme scolaire, est tout ce qu'il y a de moins explicite quant aux modifications à introduire dans la loi. Elle abonde en généralités sur la nécessité de relever le niveau des écoles élémentaires, de les rattacher à l'enseignement universitaire, d'assurer à chaque garçon et à chaque fille la chance de se procurer une éducation absolument complète. Tout cela est fort bien, mais cela ne dit pas grand chose. Cela ne touche seulement pas à la question brûlante, à la seule question ardemment discutée par l'opinion publique: comment le gouvernement traitera-t-il les écoles libres, aujourd'hui reconnues, en vertu de la loi de 1902, comme faisant partie intégrante de l'enseignement public?

M. Pease, il est vrai, a déclaré que le Gouvernement n'a pas l'intention de révolutionner l'état de choses actuel ni d'imposer au pays un régime bureaucratique uniforme. Ce qu'il veut, dit-il, c'est stimuler le développement de ce qui existe, c'est amener tous les agents efficaces à coopérer à ce but, c'est combler les lacunes actuellement existantes dans l'enseignement populaire et élargir le champ d'action du "système national d'éducation." Mais quel sera le caractère, quelle sera la forme de ce "système national"? L'école confessionnelle et libre, aujourd'hui reconnue et subventionnée par les pouvoirs publics en tant qu'école nationale, continuera-t-elle à faire partie du système? Là-dessus M. Pease, tout comme lord Haldane, observe un silence plein de prudence.... ou de réticence; il fait l'effet d'un homme résolu à marcher, mais à condition que ce ne soit ni en avant ni en arrière.

Soyons justes: M. Pease semble reconnaître la difficulté, mais c'est pour l'esquiver aussitôt. Il déclare que le projet du Gouvernement "ne sera nullement limité à la tentative de résoudre ce problème qu'il croit pour sa part, insoluble: le problème de l'école confessionnelle." — "Problème complexe, fait-il observer, car, d'une part, il s'agit de faire prévaloir, dans des écoles publiques, au dessus de l'enseignement scientifique, l'atmosphère confessionnelle et de soutenir ces écoles à l'aide de subventions officielles, et, d'autre part, il s'agit de décharger les contribuables de l'obligation d'intervenir dans les frais de l'enseignement religieux. A vrai dire n'est-ce pas là problème insoluble?"

Insoluble ou non, c'est, cependant, "le problème" et ce n'est pas en le déclarant insoluble que cela cessera d'être le problème. C'est, avant tout, ce problème-là que la gouvernement doit pouvoir résoudre: il le sait bien, et, s'il l'oublie, le pays se chargera de le lui rappeler. Les écoles libres sont là. Elles ont été construites, elles ont été payées par la liberté. Elles sont des propriétés privées et représentent, pour leurs propriétaires, des intérêts aussi sacrés, des droits aussi intagibles que des actions de chemins de fer ou des immeubles de rapport. Quelle conduite le Gouvernement va-t-il tenir vis-à-vis d'elles? Il n'osera pas les voler purement et simplement, et, s'il l'osait, il ne le pourrait pas. Mais leur maintiendra-t-il les subsides? ne mettra-t-il pas, désormais, à la collation des subventions publiques des conditions inacceptables?

Il faut qu'il s'explique. Les tuteurs de l'enseignement libre font observer que leurs écoles ont droit aux subsides, tout comme les établissements d'enseignement officiel, parce qu'elles représentent valablement les préférences d'une partie notable des citoyens, qu'elles satisfont aux conditions les plus rigoureuses imposées par l'inspection scolaire et qu'en outre la plupart d'entre elles ont été érigées sous la condition expresse que la loi et les pouvoirs publics les reconnaîtraient. Les partisans de l'enseignement officiel, — nonconformistes, indifférents ou adversaires de l'idée religieuse, — fidèles à la thèse de la neutralité scolaire protestent que l'école publique doit être accessible à tous les citoyens sans distinction de préférences confessionnelles, que tout au plus on y peut tolérer quelqens notions générales d'enseignement religieux, sans caractère dogmatique précis ("un — denomination") et qu'en tout cas la base nécessaire des subventions officielles est la reconnaissance de l'autorité publique comme pouvoir directeur de l'école: en d'autres termes, si les écoles libres veulent recevoir des subsides, qu'elles commencent par renoncer à la liberté, qu'elles abdiquent entre les mains de l'Etat laïque. On le voit, il y a un abîme entre les deux thèses et il faut bien que le gouvernement prenne parti dans un sens ou dans l'autre. Ou bien il devra se résoudre à détruire l'enseignement libre, en lui retirant les subventions qui lui sont indispensables pour vivre, ou bien il lui faudra affronter la colère des laïcisateurs, qui comptent parmi les plus remuants de ses soutiens.

La situation paraît, à première vue, sans issue et l'on serait presque tenté d'excuser la prudente abstention du ministre de l'instruction publique. Une solution existe cependant, solution boîteuse au point de vue des principes, solution déplorable au regard de la confessionalité de l'enseignement, et, si elle prévaut, ce seront les patrons de l'enseignement religieux eux-mêmes qui se chargeront de la fournir. La situation, en effet, ne serait véritablement sans issue que si les propriétaires d'écoles libres étaient invariablement décidés à lutter jusqu'au bout pour sauver leurs écoles. Malheureusement, il n'en est pas ainsi.

Les catholiques, eux, sont résolus à résister coûte que coûte. Lisez ces fières déclarations du grand journal "The Catholic Times," au lendemain du discours de M. Pease: elles exposent d'une façon lumineuse le programme commun des catholiques anglais en matière scolaire. "Nous voulons la justice pour les écoles des sectes dissidentes. Nous la voulons pour l'Eglise d'Angleterre. Nous la voulons pour les Juifs. Quant aux catholiques, nous ne nous bornons pas à réclamer pour eux la justice, mais nous lutterons pour leur faire rendre justice, aussi longtemps qu'il y aura un enfant catholique pour franchir le seuil d'une école et un père catholique pour en défendre la porte.... Nos écoles ont été construites et payées par des catholiques dans le but d'être des écoles catholiques, pour des enfants catholiques, avec des maîtres catholiques et sous une direction catholique. Ce qu'elles sont, elles le resteront. Nous ne savons ce que fera l'Eglise d'Angleterre; peut-être ne le sait-elle pas elle-même. Mais ce que feront les catholiques, nous le savons. Et nous pouvons le dire à M. Pease. Ils défendront jusqu'à la dernière brique, jusqu'à la dernière solive de leurs écoles. Ils maintiendront leur droit imprescriptible d'y enseigner lour religion. Et ils feront valoir leur légitime prétention à obtenir leur part des subventions publiques qu'ils payent, sous forme d'impôt, comme les autres citoyens. Nous pouvons promettre à M. Pease que, si dans n'importe quel projet de loi, il foule aux pieds ou feint seulement d'ignorer les droits des catholiques, il lui en coûtera cher.

"Le voilà averti. Le problème est peut-être insoluble. S'il tente de le résoudre à notre détriment, nous ne laisserons siéger des députés libéraux dans aucune des circonscriptions où nous détenons la majorité... Ce sera le signal d'une lutte sans merci: ce sera non pas la solution du problème, mais la dissolution prochaine du gouvernement."

A l'extrême opposé de la résistance catholique, l'Eglise établie observe une attitude vacillante, présage d'abaissement et de compromission. J'ai montré, dans une précédente lettre, les incohérences et les contradictions où se débat l'anglicanisme. Le plus grave symptôme de son impuissance est peut-être la sérénité avec laquelle ses ministres envisagent l'abdication de leur rôle enseignant et la sécularisation de leurs écoles. Le "Christian World" écrivait il y a quelques jours, avec infiniment de raison: "Ceux qui considèrent les difficultés du problème actuel et l'attitude de l'Eglise d'Angleterre savent que les chefs de cette dernière ont dès à présent, renoncé dans leurs coeurs à l'idée de rester maîtres dans leurs écoles. L'expérience prouve que déjà beaucoup d'entre elles ont été fermées, que d'autres, dans le pays entier, sont abandonnées aux autorités officielles." De là à l'abdication complète il n'y a qu'un pas, et ce pas il est à la veille d'être franchi. A diverses reprises il a été déjà question, dans le monde anglican, de compromis entre le gouvernement libéral et l'Eglise d'Angleterre. L'Eglise consentirait aux autorités locales le droit de nommer la moitié, voire les deux-tiers des directeurs de ces écoles; on réserverait au "parson" le droit de pénétrer dans son école pour y donner la leçon de religion aux enfants dont les parents le désirent. Certains anglicans vont plus loin et proposent qu'on se mette d'accord sur un minimum d'enseignement religieux, un "syllabus" acceptable à la fois par les anglicans et les nonconformistes. Un groupe important de "clergymen" a formulé un projet qui donnerait aux autorités locales la direction absolue de l'enseignement profane, "y compris la nomination des maîtres." Ce serait la déchéance, mais l'autorité nominale et les subsides seraient conservés.

Entre les catholiques, minorité infime, mais cohérente, agissante et décidée à lutter jusqu'au sacrifice, et l'anglicanisme, corps étendu, mais amorphe, sans vie, sans idéal, sans générosité, le sort ne saurait être douteux. Les premiers triompheront parce qu'ils sauront se faire respecter.

Et la formule législative? me direz-vous. Elle est toute trouvée. Il suffit que le gouvernement tienne un compte exact, dans son projet de loi, des tendances qui reflètent l'opinion. Il y a, dans celle-ci, trois courants bien distincts Les catholiques, auxquels il faut associer les juifs, sont décidés à ne pas transiger sur leurs droits Les anglicans sont, dans leur majorité, prêts à toutes les concessions, pourvu qu'ils sauvent plus ou moins la face. Les membres des sectes dissidentes et, d'une manière générale, tous les partisans de la neutralité scolaire en veulent, avant tout, à l'Eglise établie: ils lui en veulent parce qu'elle détient, aujourd'hui encore, le monopole de l'enseignement dans une foule de communes rurales dotées d'une seule école, laquelle est, en fait, obligatoire pour toute la population scolaire de l'endroit; ils lui en veulent pour une raison profonde d'antagonisme social et jalousie anti-aristocratique; ils lui en veulent à cause de sa politique conservatrice. Tout autre est l'attitude des "sécularisateurs" à l'égard des catholiques. Ils ne peuvent pas leur reprocher un monopole scolaire de fait: la plupart des écoles catholiques sont situées dans les villes, où l'enseignement officiel est fortement organisé; ils ne peuvent leur faire grief d'une situation sociale privilégiée: les catholiques dans leur majorité, représentent l'élément le plus pauvre de la nation; ils seraient mal venus de les combattre sur le terrain politique le plus grand nombre des catholiques appartiennent à l'opinion libérale — beaucoup d'entre enx sont des émigrés irlandais — et dans mainte circonscription électorale, leur suffrage pourrait peser lourdement dans la balance. Il devient aisé, dans ces conditions, de contenter, dans une certaine mesure tout le monde: il suffit, comme l'a proposé un radical de marque, de classer les écoles confessionnelles en deux catégories, au regard des allocations publiques: d'une part les "local schools" (une seule école desservant une localité entière): de l'autre les "sectional schools" (plusieurs écoles recevant chacune une partie de la population scolaire d'une commune). Les premières devraient, pour obtenir les subsides, se mettre sous la direction exclusive de l'autorité locale et renoncer au caractère dogmatique de leur enseignement: ce seraient presque toutes les écoles anglicanes et rurales; les secondes resteraient libres: ce seraient les écoles situées dans les villes, où déjà maintenant les parents ont le choix entre l'enseignement officiel et l'enseignement privé. Grâce à ce système, la plupart des écoles catholiques seraient sauvées.

Système boîteux au point de vue des principes, nous le répétons mais qui a au moins cet avantage d'être praticable, ce qui ne veut pas dire, au surplus, qu'il sera de sitôt transformé en loi. Mais qu'on y arrive tôt ou tard, il le faudra bien. Comme l'écrivait naguère encore le "Standart", sur le terrain de l'enseignement, le gouvernement radical doit s'apprêter, tout le monde s'en rend compte, à accorder des conditions particulières aux catholiques romains et aux juifs... Les catholiques—confession relativement peu nombreuse et peu fortunée en ce pays — sont de taille à se frayer un chemin, tandis que la riche Eglise d'Angleterre a, dès à présent, perdu toute force et toute considération: c'est là une significative démonstration de l'avantage qu'il y a à avoir des principes et à s'y tenir, — à dire ce que l'on veut et à vouloir ce que l'on dit, — à présenter à toutes les tentatives hostiles un front uni et intrépide, — à rejeter toutes les compromissions et à revendiquer ses droits."

ECHOS

SAINT-JEAN-BAPTISTE.

Tous les comités de la Société Saint-Jean-Baptiste se sont réunis dimanche après-midi. Des représentants de Saint-Boniface assistaient à cette réunion.

Plusieurs questions importantes ont été décidées.

BIBLIOGRAPHIE.

Gabriel Hanotaux, de l'Acadé- l'Académie Française. La France vivante,

"Le présent volume est un livre d'action". Rien n'est plus vrai. C'est un livre d'action d'abord parce qu'il met en oeuvre toute la force des traditions historiques et toute la puissance des idées pour rendre la France toujours présente, aimée, respectée dans les deux Amériques, puis parce qu'il fait connaître les moyens matériels, l'organisation pratique que M. G. Hanotaux a conçus pour faire de cet idéal une réalité vivante.

L'historien, le philosophe, l'homme politique qui sont en lui harmonisent ainsi leur activité diverse. L'idée générale prend comme d'elle-même sa forme concrète, elle engendre un mouvement d'opinion et entraîne les hommes à réaliser l'effort commun.

Ce volume, qui sans doute sera suivi d'un autre, nous conduit en Amérique du Nord avec la mision Champlain. Là, il montre que si nous n'avons pas un pouce de sol, il y a encore quelque chose qui est à nous sur cette terre. "Ainsi s'est constitué, avec des apports empruntés aux différents peuples, mais où celui de la France n'a pas manqué, une formation originale, autochtone, maintenant répandue sur tout le sol des Etats-Unis." A nous aussi appartient toute une semence d'idées, les plus vivants concepts de la liberté et du droit américains, à nous encore d'indiscutables apanages dans le domaine de l'art, du goût, de l'ingéniosité, de la mode.

Et ce qui est vrai pour les Etats-Unis l'est encore du Canada français où le sang versé par Montcalm est resté miraculeusement vivant dans les veines de l' "habitant". La *France Vivante*; nul mot ne peint mieux le Canada français.

Dès longtemps cette pensée incitait M. G. Hanotaux à l'action. Prêché par d'autres tâches, il entrait d'abord dans le Comité de Patronage de *La Canadienne*, puis quand il jugea l'heure venue, il voulut approprier à l'Amérique entière l'organisme qu'il avait rêvé et fonda le *Comité France-Amérique*. Soucieux d'harmoniser tous les efforts, il proposa à notre Association de s'affilier au Comité, sans cesser pour cela d'être une organisation particulière, puisqu'elle se spécialisait sur les rapports de la France avec le Canada. Nous étions d'ailleurs heureux de travailler sous un tel maître. Et depuis nous avons gardé comme nôtre le programme qu'il tracait avec tant d'éloquence dans le discours qui termine son livre: "Si la France le veut, si elle remplit tout son devoir, non seulement chez elle, mais dans le monde, la population canadienne issue de notre race, sera chargée, sur ces terres, qui paraissaient vouées à une autre culture, du dépôt de la pensée française. Soyons seulement dignes de nos amis, soyons dignes de ceux qui comptent sur nous et qui ont les yeux tournés vers nous, dignes de tant de fidélité, de dévouement, et de travail, et sur ce continent nord-américain, ouvert par Champlain, scindé par Lesseps, il restera, pour les temps futurs, une parenté française, une empreinte française, un idéal français."

IMMIGRATION.

—Près de 200,000 colons doivent arriver des Etats-Unis durant l'année courante, soit une augmentation de 50,000 sur les chiffres de l'an dernier.

* * *

—Une augmentation de plus de 29 millions de dollars ou de 29 pour-cent est prévue dans le rapport préliminaire sur la production minérale au Canada. La valeur totale de la production durant les dernières années fut de plus de 133 millions de dollars ou 18 dollars pour chaque habitant du Dominion. La province d'Ontario se classe avec 38 pour cent de la production totale, la première.

LE BUDGET DE L'ARMEE BELGIQUE.

Les effectifs sont portés à 55,000 hommes en temps de paix et 340,000 en temps de guerre.

Bruxelles, 29 mai.—Le parlement a voté aujourd'hui le budget de l'armée. Les effectifs, en temps de paix, sont portés de 40,000 à 55,000 hommes et en temps de guerre, de 180,000 à 340,000. De ces derniers 180,000 sont désignés pour faire campagne et 160,000 pour défendre Anvers, Liége et Namur. Tout Belge, au dessus de 19 ans, peut être appelé sous les drapeaux mais beaucoup de dispenses sont accordées.

La durée du service dans l'infanterie est de 15 mois, dans l'artillerie de forteresse, de 21 mois et de 20 mois dans la cavalerie et l'artillerie de campagne

UNION SAINT-JOSEPH.

Ottawa, 1.—L'Uninon Saint-Joseph a célébré dimanche le cinquantième anniversaire de sa fondation. Huit mille hommes ont pris part à la procession et douze mille personnes ont assisté à la messe célébrée par Mgr Gauthier, archevêque d'Ottawa.

Au banquet de l'après-midi Sir Wilfrid Uaurier, l'honorable Louis Coderre et l'honorable C Davlin ont prononcé des discours.

En lisant les journaux.

—On dit que le four crématoire continue à envoyer des circulaires; l'incinération est de moins en moins en faveur.

—Autrement dit, le four crématoire nous laisse froids.

* * *

Au palais, entre stagiaires.

—Comment jugera-t-on les grévistes boulangers arrêtés?

—Belle demande! par fournées, parbleu!

* * *

Lettre de Toto à sa petite cousine de Paris.

"Chèr petite cousine.

"J'apprend par mes parens qu'à Paris c'est la graive des boulengés. Je prens par à ton bonheur car tu doit mangé des confiture sans pain".

* * *

Chez la concierge.

—Comprenez-vous, madame, que, pour son examen au brevet on oblige ma fille à savoir le tir au pistolet?

—Style épistolaire, madame Pochet, vous confondez.

* * *

NOTRE ROMAN.

On trouvera en pages 5 et 6 le roman de *La Libertés* Restez chez vous. C'est l'une des oeuvres les plus captivantes de l'excellent écrivain Pierre l'Ermite.

Nos lecteurs constateront que le roman est disposé de manière telle au bas des pages 5 et 6 qu'on le peut facilement conserver. Il suffit de découper en suivant la bordure. Il sera ensuite très facile de relier entre eux les différents feuillets. De sorte que nos lecteurs obtiendront dans une seule année plusieurs romans qui équivaudront à un remboursement de leur abonnement à La Liberté.

Dans St-Boniface

MORT SUBITE.

Mme Gauvin, mère de M. Antoine Gauvin, échevin et propriétaire du *Manitoba*, est décédée subitement dans la nuit de jeudi à vendredi dernier.

Les funérailles ont eu lieu ce matin.

Nous offrons à la famille Gauvin nos plus sincères sympathies.

* * *

DOM MOQUET.

Dom Moquet, dont les Chanoines Réguliers de Saint-Claude et de Notre-Dame de Lourdes, attendent la visite est au Canada depuis quelques jours. Il a visité la semaine dernière la maison de l'Ordre au Nominingue, province de Québec.

Les Chanoines Réguliers de l'Immaculée Conception ont des maisons dans la province de Québec, à Nominingue, Turgeon, Canton Boyer, L'Annonciation et La Macaza.

Le Père Moquet arrive du Pérou où sa communauté compte plusieurs maisons très florissantes.

Il passera quelques semaines à la maison de Nominingue.

* * *

VISITEUSE DISTINGUEE.

La révérende mère visiteuse — générale de France, de la Congrégation des Filles de la Croix dite de Saint-André (de la Puye, France) a visité les maisons de cette congrégation à Saint-Adolphe, Saint Malo, Fort Alexandre, diocèse de Saint-Boniface, et les différentes maisons du diocèse de Régina.

* * *

COMMUNION

Soixante-deux petits garçons et cinquante-deux fillettes ont communié pour la première fois, dimanche matin, à la messe de 7.30. La cathédrale, pour la circonstance, était joliment décorée de banderolles rouges et jaunes et d'oriflammes blanches et rouges. Mgr Dugas célébra la messe et donna à communier à tous les enfants. Il prononça aussi une courte allocution sur l'importance de la cérémonie.

Dix des petits communiants appartenaient à l'Ecole des Soeurs Oblates. Les jeunes filles de l'Académie Saint-Joseph firent les frais de la partie musicale sous la direction d'une des religieuses du couvent. Mlle Alma Lemieux, une ancienne élève de gue.

L'après-midi communiants et communiantes renouvelèrent les promesses du baptême. Mgr Dugas adressa de nouveau la parole aux jeunes enfants.

* * *

Sous la direction de M. A.-J.-H. Dubuc, consul belge, MM. P. Gevaert, L. de Nobele, F. Pauli et O. Rodtz, représentants des citoyens belges de Saint-Boniface, gesont allés saluer leur compatriote, le grand violiniste Ysaye, au Royal Alexandra, jeudi soir dernier. M. Rodtz présenta à Ysaye une superbe gerbe de fleurs nouée de rubans noirs, jaune et rouge, les couleurs nationales de la Belgique.

Au Collège

Le clb de balle du Collège a de nouveau rencontré ses rivaux du collège St. John. La partie a eu lieu sur le terrain du Collège. Nos élèves ont de nouveau triomphé par un résultat de 11 à 4.

* * *

Les membres des cercles LaVérendrye et Provencher ont assisté, vendredi dernier, à une messe spéciale. Is y ont fait la communion générale.

* * *

La séance d'hier soir au profit de l'Oeuvre des Soeurs Oblates a été un succés. La salle était comble.

Voici le programme de la soireé, qui eut lieu sous le patronage de Mgr Langevin et l'honorable Bernier.

Programme

Ouverture, Orchestre.

Piano, Sextet de Lucia de Lamermoor, *Leschetizki*—Melle M. L. Bourgeault.

Violon—(a), Conzonetta, *D'Ambrosio*. Violon—(b), Sérénade, *Drdla*—Herr Eric Von Myhr.

Chant—Airs Canadiens, M. Norbert Jutras.

Piano, Rhapsodie hongroise No. 12, *Liszt*—Melle Alma Lemieux.

Orchestre—Choisi.

Clarinette—Choisie, Professeur Bourgeault.

Piano, Valse carnavalesque, *Chaminade* — 1er Piano—Melle Gabrielle Mollot, 2me Piano—Melle Alma Lemieux.

Chant, Les ailes, *Diemer*—Melle Lillie Mollot.

Violon, Fantaisie ballet, *de Beriot*—Herr Eric Von Myhr.

O CANADA.

Le Baseball

La troisième rencontre des clubs de la ligue de baseball catholique a eu lieu dimanche dernier à Saint-Boniface.

Le St-Edouard a triomphé du Sacré-Coeur par 15 à rien.

Après une belle lutte le St-Ignace a vaincu le St-Joseph par un résultat de 5 à 4.

De Passage

M. l'abbé Bouillon, curé d'Elie, missionnaire colonisateur.

* * *

Les RR. PP. Roux, alsacien, et Gelorsdorf, allemand, o.m.i. Ces deux religieux ont passé une année et demie en Galicie à étudier le ruthène. Ces deux religieux sont partis pour Edmonton où ils passeront tout probablement au rite ruthène.

* * *

Le R. P. Marie-Ange, provincial des Franciscains. Il est venu d'Edmonton en compagnie du frère Raphaël. Il retourne à Montréal.

78 ANS

Notre Saint-Père le Pape a célébré, 1er, son soixante-dix-huitième anniversaire de naissance.

Il naquit à Riese en 1833 et fut élu pape en 1903.

ECHOS DE LA FETE-DIEU.

A SAINT-BONIFACE

La *Liberté* a donné brièvement la semaine dernière l'ordre et le parcours de la procession du T. S. Sacrement le 25 mai dans la ville de Saint-Boniface. Il convient d'y revenir et de mettre quelque peu en relief ce triomphe offert au Dieu de l'Eucharistie, le plus grand et le plus solennel dont le sol manitobain ait encore été témoin.



LE REPOSOIR DU COLLEGE

Sur le parcours, au sortir de la cathédrale, le Divin Maître a béni la Maison-Vicariale, l'hospice Taché, l'asile d'Youville et l'hôpital de Saint-Boniface: autant d'oeuvres de charité dirigées par les bonnes Soeurs Grises de Montréal. Les premières bénédictions ont donc été pour les membres souffrants du Christ. Ensuite est venu le tour du palais archiépiscopal, ou plutôt de l'humble manoir seigneurial, et de la grande maison de prière et d'immolation pour le salut des tous, le Carmel de Saint-Boniface.

Aux trois reposoirs, le premier chez M. le docteur Lambert, le deuxième chez l'honorable Joseph Bernier, et le troisième au collège des RR. PP. Jésuites, il y avait un merveilleux déploiement de splendeurs pieuses, de lumières et de fleurs. Les petits anges de la terre inclinés auprès du tabernacle faisaient penser aux esprits célestes. On aime toujours à retrouver la coutume touchante des grands miroirs qui semblent doubler la présence du Bon Maître.

Il y avait partout grand déploiement de drapeaux: drapeaux britanniques, drapeaux Carillon Sacré-Coeur et drapeaux aux trois couleurs.

La foule était édifiante et, au moins, respectueuse. On aurait cependant aimé que la bonne éducation, à défaut de la foi, inspirât à certains non-catholiques d'enlever leur chapeau et de faire disparaître leur pipe, mais il faut des ombres au tableau.

Le Saint Sacrement, porté par S. G. Mgr l'Archevêque, était escorté par les Cadets du Sacré-Coeur de Saint-Boniface encore tout fiers d'avoir été lauréats du concours militaire manitobain auquel ils ont pris part.

Le dais était porté par les principaux citoyens de la ville représentant la magistrature, le gouvernement local, le conseil de ville, la haute finance et les professions libérales.

La fanfare du Petit-Séminaire la fanfare LaVérendrye et celle qui accompagnait le 56e d'artillerie en grand costume ont joué en artistes. Le son vibrant des trompettes des Cadets du Sacré-Coeur, annonçant à intervalles réguliers le passage du Roi des rois produisait un très bel effet.

Le Juniorat des Oblats, le Collège des Jésuites, la Maison-Chapelle des Oblates, l'école normale bilingue, l'Académie Saint-Joseph des Soeurs des SS. NN. de Jésus et de Marie, l'Académie Provencher des Frères de la Société de Marie et le Petit-Séminaire reçurent tour à tour la bénédiction du Maître adoré. C'était comme la grande revue des nombreuses oeuvres catholiques dont se glorifie à juste titre la ville de Saint-Boniface.

En somme, cette procession a été vraiment belle et triomphale. Il ne lui a pas même manqué l'épreuve de quelques gouttes de pluie qui n'ont effrayé personne et n'ont fait que raviver la foi de tous.

Ceux qui ont organisé et dirigé cette procession méritent de sincères félicitations. Les diverses congrégations ont montré la stabilité paroissial et l'ordre général a été parfait.

Testis...

..



LE DAIS

Nouvelle Paroisse

North Bay, 30 mai. — Les Canadiens-français de North Bay auront bientôt une paroisse canadienne-française M. l'abbé Séguin en sera probablement le curé.

Le comité qui a fait le demande d'une paroisse française à Mgr Scollard se composait de M.M. J.-A. Bédard, médecin, H. Marceau, H. Marleau, O. Larocque, J.-B. Mantha et Jos. Vannier. La pétition que le comité a présentée au chef du diocèse était signée par 310 chefs de familles; elle exposait la situation d'une manière si précise que Mgr Scollard donna sa réponse immédiatement et chargea M. l'abbé Séguin d'aider le comité dans son travail d'organisation.

Dès que fut connue la réponse de Mgr Scollard les citoyens Canadiens-français se réunirent dans le sous-sol de la cathédrale et jetèrent les bases d'une solide organisation. Les souscriptions s'élèvent déjà à plusieurs milliers de piastres. Dans quelques jours on espère avoir recueilli $10,000. Les travaux de construction d'une nouvelle église commenceront immédiatement.

DIMANCHE PROCHAIN.

Une assemblée générale de la Société Saint-Jean-Baptiste aura lieu dimanche prochain. Tous les membres doivent se faire un devoir d'y assister.

Au Sacré-Coeur

Dimanche le premier juin, l'Eglise du Sacré-Coeur de Winnipeg, célébrait sa fête patronale. Ce matin à la basse Messe, consolante et émouvante cérémonie, la Communion générale de tous les membres de la Ligue du Sacré-Coeur. Tous étaient à leur poste comme de vrais soldats du Christ.

A la grand'messe, on a eu le bonheur d'entendre la parole facile, chaude et pleine de charmes du R. P. Duchaussois, o.m.i., qui nous avait prêché une inoubliable retraite l'année dernière. Il a développé magistralement ces belles pensées: Aujourd'hui c'est la fête des coeurs; la fête du Coeur de Jésus, la fête de nos coeurs. Dans la dernière partie de son admirable discours, il a flatté beaucoup les paroissiens du Sacré-Coeur; il leur a dit que dans cet immense bouquet de tous les coeurs des chrétiens, offert au Sacré-Coeur en ce jour, les coeurs des paroissiens du Sacré-Coeur de Winnipeg, représentaient les plus belles fleurs.

La "Messe de Pâques" de Fauconnier, a été rendue à la perfection par le Choeur de la Paroisse, choeur mixte pour la grande circonstance. Le solo de basse dans le Kyrie a été exécuté admirablement par M. Trudeau, à la voix sympathique et sonore. Dans le Gloria, M. E. Aubin a chanté le magnifique solo de ténor, et Mme Bélair, avec M. Poitras et P. Bernier ont très bien rendu le délicieux trio. Le Sanctus, qui est peut-être la plus belle partie de cette Messe, a été rendu très bien aussi, et le solo du Benedictus a été vraiment charmant sur les lèvres de M. Poitras.

Le R. P. Anzalone, o.m.i., dirigeait.

Le soir, encore une cérémonie, comme on sait en faire au Sacré-Coeur de Winnipeg, cérémonie qui restera longtemps dans le souvenir de tous ceux qui ont eu le bonheur d'y assister. C'était la réception solennelle des Cadets du Sacré-Coeur. La phrase bien connue: "Les enfants du Sacré-Coeur de Winnipeg font bien les choses", est tout-à-fait vraie, et on a pu le constater encore une fois dimanche soir. Le sermon de circonstance appartenait encore, (ça va de soi), au R. P. Duchaussois, l'inépuisable apôtre du Sacré-Coeur.

Dire qu'il a conquis l'attention de tous les enfants, (et ceci est si difficile!) et même des grandes personnes, et qu'il les a tenus pendant plus d'une demie-heure sous le charme irrésistible de son éloquence, c'est trop peu dire. Il a tellement porté à l'enthousiasme ses chers petits enfants, que ce fut avec un élan de soldats et de guerriers, qu'ils, pronocèrent leurs promesses. Après la bénédiction et la distribution des insignes, les Cadets défilèrent en ordre dans la procession du très Saint Sacrement.

La belle cérémonie se clôtura par le Salut Solennel.

* * *

BAPTEMES.

Guillemin — Joseph, Wilfrid, Emile, enfant de Edouard Guillemin.

Belrose — Herman, Hervey, Kennedy, enfant de Harvey Belrose.

* * *

PIQUE-NIQUE.

Les cent cinquante enfants des écoles de la paroisse du Sacré-Coeur sont aujourd'hui allés en pique-nique à Cartier.

Ils sont accompagnés des religieuses, des RR. PP. Portelance et Anzalone, o.m.i., et de Mme Farley, organiste.

Jeudi, le 12 juin, au soir, les Enfants de Marie donneront une Fête aux Fraises, sur le terrain du presbytère.